

971.40320922
M8589t
1936

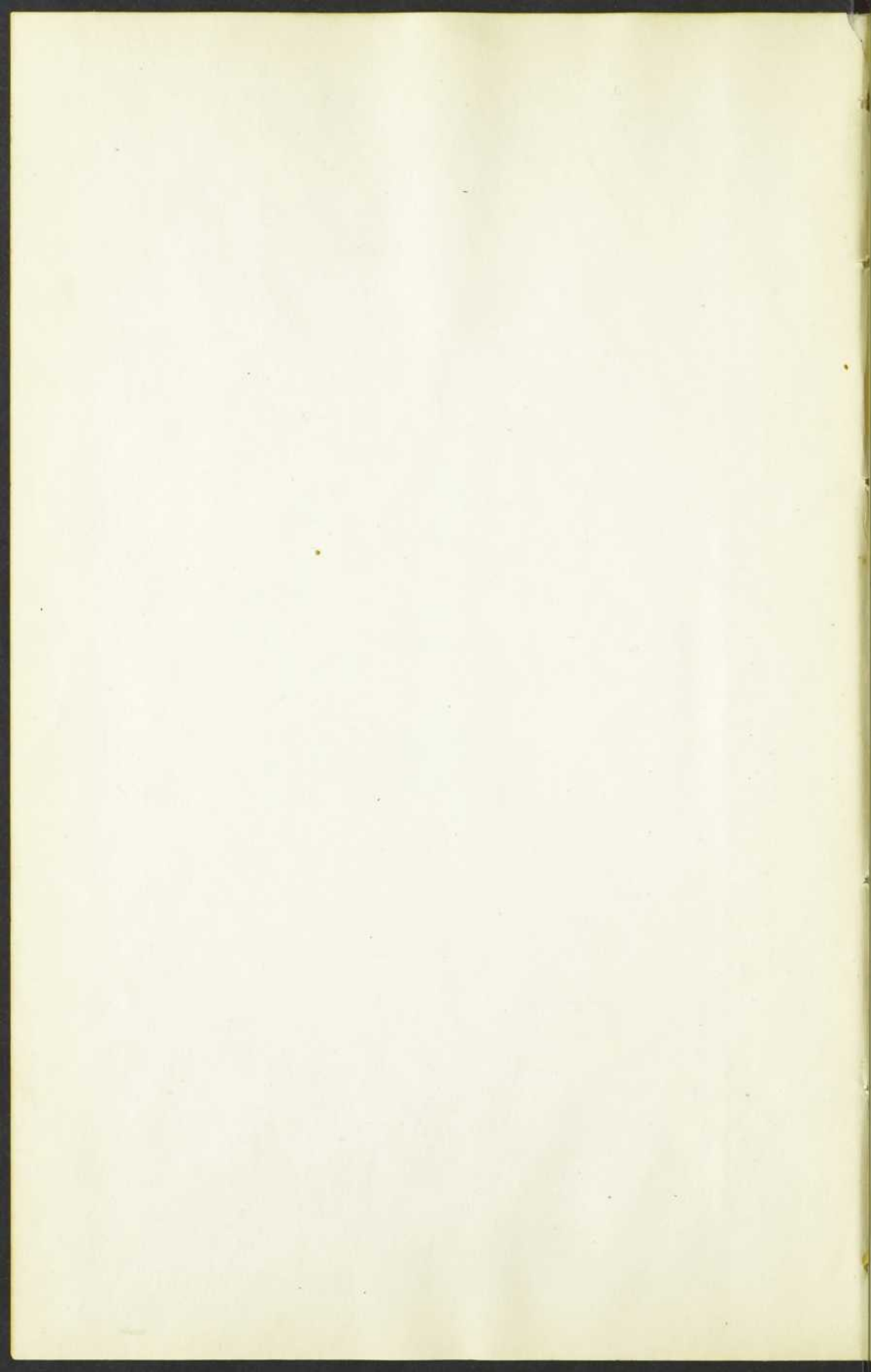


Don de

Monsieur
Jean-Marie
Rousseau

115

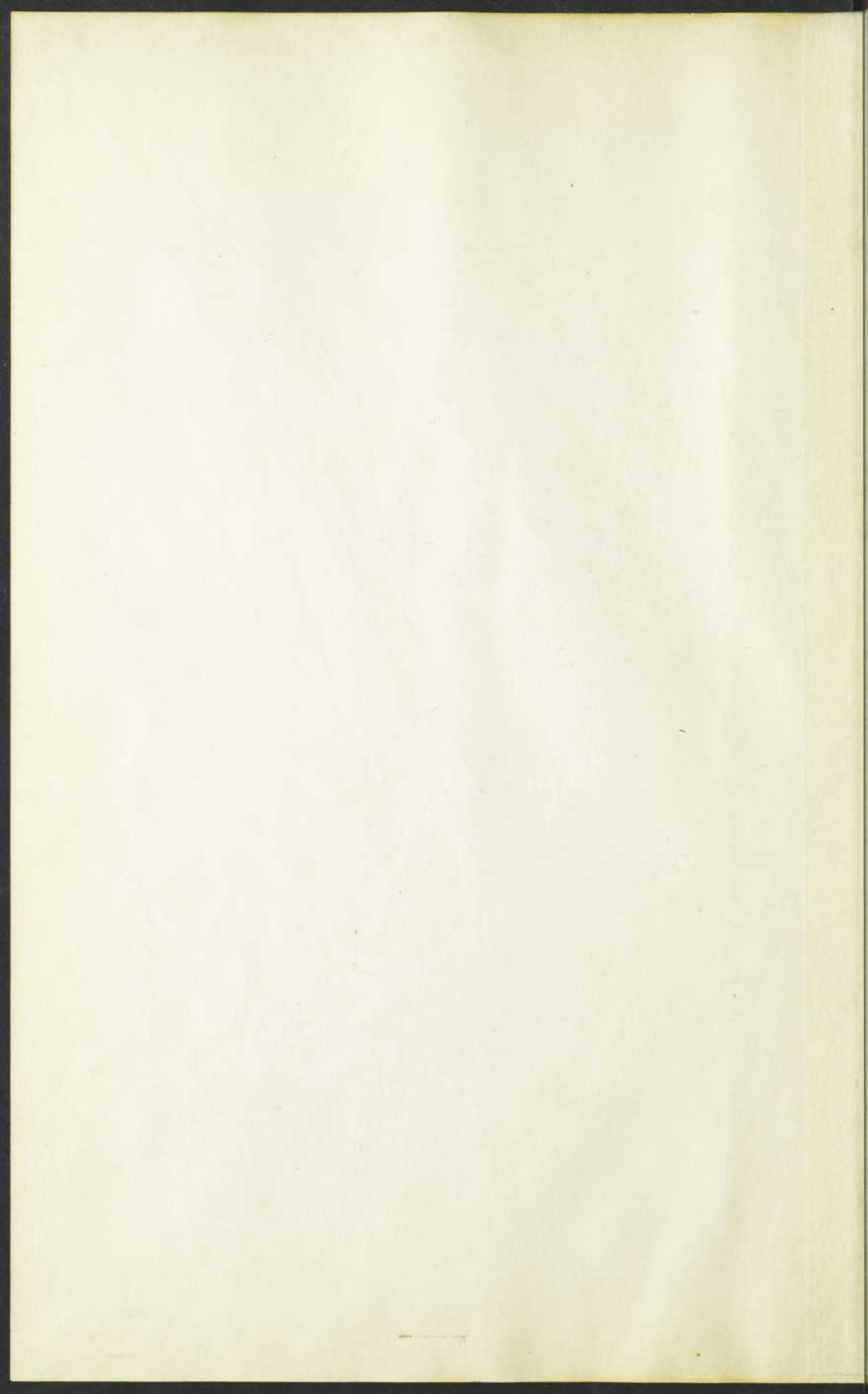
117











VICTOR MORIN, LL.D.

TROIS DOCTEURS

E.-Z. MASSICOTTE, Litt. D.

AEGIDIUS FAUTEUX, Litt. D.

J.-B. LAGACÉ, Univ. D.

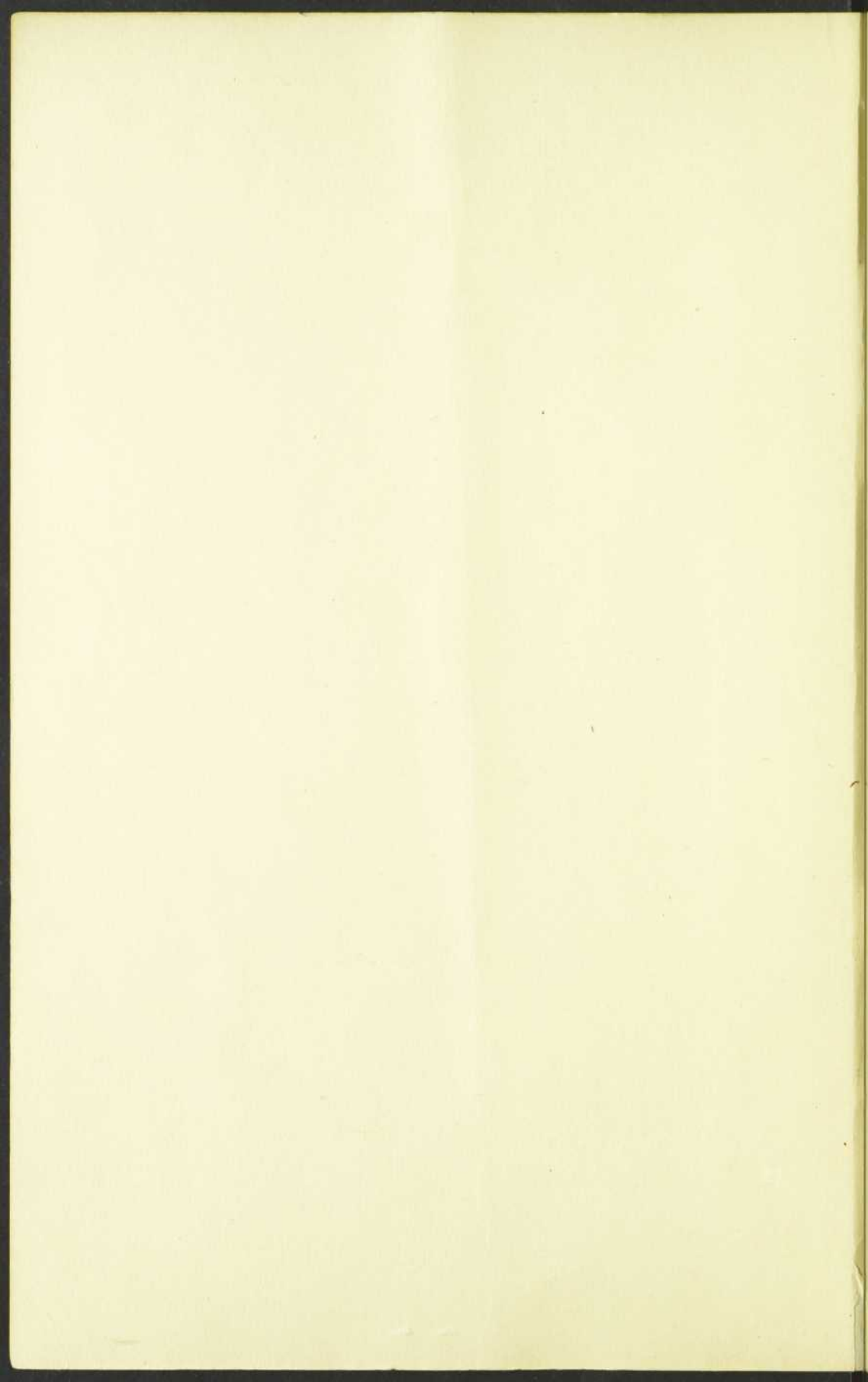


ÉDITION INTIME

MONTREAL, 1936

Cette plaquette a été tirée à 150 exemplaires qui n'ont pas été mis dans le commerce.

Don de M. J. M. Radreau 12/10/43



TROIS DOCTEURS



Médaille de la Société Historique, présentée à
M. E.-Z. MASSICOTTE.

VICTOR MORIN, LL.D.

TROIS DOCTEURS

E.-Z. MASSICOTTE, Litt. D.

AEGIDIUS FAUTEUX, Litt. D.

J.-B. LAGACÉ, Univ. D.



BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE



ÉDITION INTIME

MONTREAL, 1936

JUSTIFICATION DU TIRAGE:

CETTE PLAQUETTE A ÉTÉ TIRÉE À 150 EXEMPLAIRES
QUI N'ONT PAS ÉTÉ MIS DANS LE COMMERCE, MAIS
QUI SONT OFFERTS PAR LES "TROIS DOCTEURS",
EN TÉMOIGNAGE DE GRATITUDE, À CEUX
QUI LEUR ONT EXPRIMÉ LEURS SENTI-
MENTS D'AMITIÉ LORS DES DIS-
TINCTIONS DONT ILS ONT ÉTÉ
L'OBJET.

Offert à

M. Jean Marie Hadreau

avec les hommages de

E. Guisicatte
Hégidius Penteaux
A. Magace



FC

2923.1

AIM 675

1936

B. Q. R.

NO. 92

TROIS DOCTEURS

PROLOGUE

Dans un siècle où la plupart des hommes ne songent qu'à leur bien-être matériel, trois idéalistes ont consacré leur vie à la culture intellectuelle de leurs compatriotes canadiens. Aussi l'Université de Montréal a-t-elle fait un beau geste en offrant à chacun l'hommage d'un doctorat d'honneur en témoignage d'appréciation.

Depuis quarante ans, **Jean-Baptiste Lagacé**, professeur d'histoire de l'art à l'université de Montréal, aux cours publics de la Société Saint-Jean-Baptiste, à l'Ecole Normale Jacques-Cartier, à l'Ecole des Beaux-Arts, et directeur de l'enseignement du dessin à la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, s'applique à initier ses auditeurs à la connaissance des arts plastiques, pour leur en faire ensuite apprécier les chefs-d'oeuvre, et finalement provoquer des vocations qui nous font déjà concevoir les plus belles espérances.

E.-Z. Massicotte, disciple de Thémis, à qui il a consacré ses premiers travaux, historien, botaniste, héraldiste et folkloriste, mais principalement Conservateur des archives au Palais de Justice de Montréal, se dévoue depuis un quart de siècle à la tâche obscure, mais combien méritoire, de rescaper nos trésors historiques en voie de perdition, de nous les révéler et de les rendre accessibles aux historiens,

d'assurer la conservation de nos généalogies familiales, de mettre, en un mot, nos précieuses archives sur un pied d'efficacité qu'on peut nous envier à juste titre.

Aegidius Fauteux, avocat et journaliste, président de la Société Historique de Montréal, mais surtout bibliothécaire, écrivain disert et élégant, ancien conservateur de la bibliothèque de Saint-Sulpice, où il a amassé des trésors, puis de celle de la ville de Montréal qu'il est en voie de rendre si profitable au public avec des moyens limités, tient bénévolement à la disposition des chercheurs la source intarissable des renseignements qu'il possède sur tous les sujets de l'activité intellectuelle.

Le premier vient d'être créé **docteur d'université**, tandis que les deux autres, déjà membres de la Société Royale du Canada, ont reçu le **doctorat ès lettres**. Cette triple distinction, échue dans une même promotion à trois amis qui ont lutté de concert au service de l'Idéal, nous a paru suffisamment remarquable pour en consigner au moins le souvenir dans une modeste brochure et il appartenait, semble-t-il, au témoin constant de leurs travaux, à celui qui s'est appliqué, dans la mesure de ses aptitudes, à collaborer avec eux, de réunir, en tribut d'amitié, les documents qui ont officiellement consacré leurs mérites à cette occasion.

Pour éviter les redites et conserver à ce témoignage une valeur documentaire, nous nous bornerons à reproduire, par ordre chronologique, les pièces qui ont accompagné le couronnement de chacun des lauréats.

CHAPITRE PREMIER

E.-Z. MASSICOTTE

DOCTEUR ÈS LETTRES

Cet archiviste ne se borne pas à amasser des trésors de connaissances historiques et à les conserver pour en jouir en amant du passé. Il en fait profiter ses contemporains par la publication fréquente d'articles de revues, d'études, de volumes sur les multiples questions mises à jour au cours de ses recherches. Aussi, la Société Historique de Montréal, qui a fondé, depuis quinze ans, un prix destiné à couronner le meilleur travail historique de l'année, a-t-elle voulu reconnaître la diffusion qu'il a faite de l'histoire canadienne parmi ses concitoyens, en lui attribuant, cette année, sa médaille de vermeil pour l'ensemble de son oeuvre.¹

En séance publique tenue à la bibliothèque de Montréal, le 29 avril 1936, le président Fauteux ayant réussi, nous ne savons par quel tour de force, à tirer le réfractaire E.-Z. Massicotte hors de sa retraite, lui remettait, aux applaudissements d'une nombreuse assistance, la décoration si bien méritée qu'il accompagnait de l'allocution suivante:

¹ Nous en donnons la reproduction au frontispice de cette brochure.

PRÉSENTATION DE LA MÉDAILLE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE

Mesdames et Messieurs,

Comme autrefois les soldats de la République ou de Bonaparte qui avaient accompli des actions d'éclat étaient cités à l'ordre du jour de l'armée, l'un des nôtres est cité ce soir à l'ordre du jour de la Société Historique de Montréal pour des hauts faits d'un ordre plus pacifique, mais non moins méritoire. Permettez-moi donc de porter immédiatement à votre connaissance la proclamation officielle émanée à cette fin de l'autorité compétente:

RAPPORT DU JURY DE LA MÉDAILLE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE MONTRÉAL

" Le jury de la Médaille de la Société Historique de Montréal, s'est réuni le 18 mars dernier à la Bibliothèque Municipale. Il a décidé à l'unanimité de décerner la Médaille de la Société à M. E.-Z. Massicotte, archiviste du Palais de Justice, pour l'ensemble de son oeuvre. Depuis près d'un demi-siècle, M. Massicotte scrute les archives du pays, celles de Montréal en particulier. Non seulement, il en a tiré parti dans de nombreux articles de revues et de journaux et dans des livres précieux par l'abondance et la précision de leur documentation; mais il a encore ouvert ses propres trésors aux chercheurs, aux historiens qui y ont puisé à pleines mains. Le jury se déclare heureux et honoré de pouvoir récompenser, dans la mesure de ses faibles moyens, un auteur d'un pareil mérite.

(Signé) Olivier MAURALT, secrétaire. "

Il y a aujourd'hui quinze ans que notre Société a institué ce même prix d'histoire que j'aurai dans un instant le très vif plaisir de présenter en son nom à M. Massicotte. Je ne m'attarderai pas à en redire ici la raison d'être. Dans cette assemblée surtout, ce serait peine inutile. Tous ceux qui sont

ici présents savent déjà quelle idée, téméraire peut-être, mais incontestablement généreuse, présida à cette fondation au printemps de 1922. Notre Société a cru qu'une autorité devait enfin se lever pour accorder une sorte de reconnaissance officielle aux plus vaillants serviteurs de l'histoire qui sont en même temps parmi les plus utiles serviteurs de la patrie, et, s'autorisant pour cela de son passé déjà long comme gardienne reconnue de nos traditions nationales, elle n'a pas hésité à se charger de ce rôle tutélaire. Et elle a cru rester conforme à la meilleure tradition de l'âme française en donnant à l'encouragement, j'oserai même dire, à la consécration qu'elle projetait, la forme purement honorifique de la médaille.

Cette médaille, quelques-uns nous ont reproché d'en avoir été un peu avares, et le fait est qu'après 15 ans nous ne la décernons ce soir que pour la neuvième fois. Nous ne regrettons pourtant rien de cette réserve, même si elle a pu paraître quelquefois injuste. Il nous a semblé qu'en faisant de la médaille de la Société Historique une distinction vraiment rare, nous y ajoutions plus de prix et une valeur morale plus haute.

Je ne sais vraiment qu'une chose qu'on était en droit, au moins apparemment, de nous reprocher pendant que nous laissions ainsi des vides de deux ou de trois ans dans l'attribution de notre médaille, et c'était de systématiquement oublier l'un de nos historiens les plus universellement connus et les plus hautement admirés. Vous avez déjà nommé E.-Z. Massicotte. Hélas! ceux qui nous ont cru capables d'un si extraordinaire oubli, ne connaissent de M. Massicotte que son renom si bien mérité; il ne leur a pas été donné d'étudier d'aussi près que nous l'homme lui-même qui, non seulement au point de vue du mérite et du talent, mais à d'autres points de vue aussi, est véritablement exceptionnel. A ceux qui pourraient l'ignorer encore, laissez-moi dire qu'il n'y a peut-être personne au monde qui soit plus difficile à couronner que E.-Z. Massicotte. Nous en savons quelque chose. Plus modeste que la violette des champs, il a toujours redouté les honneurs, et il emploie même à les esquiver une habileté sans exemple. Enfermé depuis 25 ans, par son dévouement, dans les voûtes sombres du palais de Justice, il en a fait son antre et il s'y est obstinément retranché comme dans une

forteresse inexpugnable. L'histoire y a sans doute beaucoup gagné, mais ses amis y ont trop souvent perdu, et ils ont juré d'avoir un jour le dessus sur lui.

Par quel miracle le tenons-nous enfin aujourd'hui, par quel sortilège avons-nous pu enfin triompher de son tempérament de **sensitive** et de sa nature rétractile, je ne saurais complètement l'expliquer. Tout ce que je sais, c'est que ce n'a pas été une tâche bien aisée. Pour l'amener à se rendre, il nous a fallu toute la patience, toute la ruse et toute l'habileté du pêcheur consommé qui, sentant au bout de sa ligne un poisson réfractaire et aux reins particulièrement frétillants, lui donne de la corde, lui en retire, lui en donne encore, croit l'avoir manqué vingt fois et finit cependant par le lever triomphalement à sa satisfaction profonde. Oh! je sais qu'en ce moment M. Massicotte doit nous reprocher intérieurement une indicible cruauté. En l'affrontant au grand soleil de la publicité, nous déchirons en quelque façon ses yeux accoutumés au clair obscur d'un caveau; en le hissant malgré lui sur le pavois, nous lui donnons plutôt l'impression d'être traîné sur une claie... Mais il y a de ces cruautés nécessaires dont l'admiration et l'amitié ne peuvent se dispenser. Tout ce que nous avons pu faire, ça été d'atténuer en quelque façon le supplice de notre héros, en restreignant sa glorification à une fête tout intime, à une fête de famille. Et s'il avait fallu faire d'autres concessions, nous les aurions faites encore. La Société Historique était déterminée à ne pas attendre plus longtemps pour orner son palmarès du nom de cet éminent historien de notre région montréalaise. Elle ne veut plus s'exposer à l'obligation de dire de lui ce qu'a dit autrefois d'un autre grand maître un corps encore plus illustre:

Rien ne manque à sa gloire,
Il manquait à la nôtre.

Est-il maintenant nécessaire d'exposer bien au long devant cette assemblée les titres de M. Massicotte à l'hommage que nous lui rendons aujourd'hui? Ces titres sont connus de tous et, d'ailleurs, leur seule énumération m'obligerait à vous retenir ici jusqu'au jour. Je n'en rappellerai que quelques-uns.

Peut-être me permettrez-vous d'être pour un instant un peu personnel. Quoique nos relations de l'un à l'autre n'aient

commencé d'être un peu étroites qu'il y a une trentaine d'années environ, j'ai l'avantage de connaître M. Massicotte depuis beaucoup plus longtemps. Je m'honore en effet d'avoir habité pendant de longues années avec lui la même petite patrie, Sainte-Cunégonde. Alors que j'étais encore à l'école, il préludait déjà par une sorte de gloire locale à celle plus large qui l'attendait plus tard. Pour nous tous, les plus petits qui nourrissions dans nos coeurs une ambition plus ou moins consciente, il était un grand aîné sur lequel nous rêvions de modeler notre avenir et je me souviens pour ma part de l'intérêt passionné avec lequel mes jeunes yeux suivaient toutes les manifestations de son activité incessante. Quoique jeune encore, — il n'est après tout que contemporain de la Confédération, — M. Massicotte a tout de même connu une plus grande jeunesse, et c'est cette jeunesse généreuse et vibrante de ses vingt ans dont je ne saurais trop regretter que vous n'ayez pas été les témoins. Rien ne faisait alors présager cet attrait pour la vie cénobitique que M. Massicotte a depuis contracté au sein des archives. Au contraire, il était difficile de trouver quelqu'un qui mît plus d'acharnement à poursuivre sur toutes les routes possibles et impossibles les diverses joies de la vie, et, particulièrement, je me hâte de le dire, les joies intellectuelles. Son insatiable curiosité d'esprit s'attaquait à tous les terrains à la fois. L'art dramatique fut une de ses premières et de ses plus persistantes passions, et j'étonnerai sûrement un grand nombre d'entre vous en rappelant qu'il fût en son temps au théâtre un acteur applaudi. Je l'ai moi-même vu jouer dans les **Pirates de la Savane** ou dans l'**Homme de la Forêt Noire**, avec tout l'aplomb et le brio d'un Frédéric Lemaître. Il était en même temps poète, ce qui ne sera pas, pour plusieurs, une moins surprenante révélation.

Je n'ai pas besoin de dire qu'avec son enthousiasme juvénile, il ne pouvait alors appartenir qu'à la littérature d'avant-garde, et c'était en vers symbolistes, inspirés de Mallarmé et de Verlaine, qu'il traduisait de préférence ses sensations multiples et qu'il donnait aussi une expression à ses successives amours dans l'**Echo des Jeunes** et dans la **Revue Littéraire** de Grenier.

Pendant plusieurs années encore, M. Massicotte continua à promener sa fantaisie vagabonde sur les objets les plus

divers, comme s'il n'avait pas trouvé où se fixer. Il étudia le droit et, ce qui n'arrive pas toujours, il fut reçu avocat. Je crois même que, sinon son tout premier, du moins son deuxième livre a été un remarquable **Synopsis du droit civil**² devenu aujourd'hui rarissime au grand désespoir des aspirants-avocats. En même temps qu'il piochait, avec un enthousiasme probablement mitigé, le sol aride de nos lois, il s'en distraitait par l'étude plus riante de nos jolies fleurs des champs, et, après s'être payé ce plaisir à lui-même, il le faisait partager aux autres en leur ouvrant les **Cent fleurs** de son herbier.* Il va sans dire qu'il goûta aussi du journalisme, de ce journalisme d'antan un peu bohème, qui ne ressemblait en rien à celui d'aujourd'hui mais qui, au dire de ceux qui l'ont connu, possédait, avec autant de misères, infiniment plus de charmes. On le vit même un jour directeur de revue. Plusieurs se souviennent de l'éclat qu'il sut donner pendant sa trop brève direction à l'aujourd'hui défunt **Monde illustré**.

Mais que ne fut pas pendant cette première étape de sa carrière E.-Z. Massicotte? Pour ce que le fait ajoute à l'honneur de ma propre profession, je ne veux pas oublier de dire qu'il fût encore bibliothécaire, et de la meilleure sorte, je puis vous l'assurer.

Mais le jour devait arriver où il trouverait définitivement sa voie. Il arriva, comme d'ordinaire, au moment où il s'y attendait le moins. C'était le gouvernement qui, sans crier gare, le pria de se charger de l'organisation des archives judiciaires du district de Montréal laissées jusque là en friche. Avec la même spontanéité, il accepta la tâche quoiqu'il la sût immense et, aux débuts, extrêmement ingrate. Il y a de cela exactement vingt-cinq ans et c'est pourquoi, en même temps que nous décernons à M. Massicotte, historien, la médaille de la Société historique, nous avons l'avantage de célébrer, dans un égal esprit de famille, ses noces d'argent professionnelles comme archiviste.

Ça été, pour l'histoire canadienne, un jour heureux que celui où M. Massicotte, répondant au geste d'un gouvernement pour une fois sagement avisé, accepta courageusement

² **Le droit civil canadien résumé en tableaux synoptiques**, par E.-Z. Massicotte, Montréal, 1896. In-8, 128 pp. (Épuisé depuis longtemps).

* **Cent fleurs de mon herbier**, par E.-Z. Massicotte, Montréal, 1906, In-8, XIV-222 pp. (épuisé)

et même crânement de s'engager dans le fouillis alors presque impénétrable de nos archives judiciaires. Il nous a valu à la fois des archives admirablement ordonnées qui font la joie des chercheurs et un historien de haute envergure.

M. Massicotte, avant 1911, avait été loin d'être indifférent à l'histoire. Son premier livre, qui date de 1893, je crois, avait été un livre historique, et, depuis, il avait éparpillé dans les revues et dans les journaux une quantité considérable de notations recueillies sur les coutumes anciennes au hasard de sa curiosité. Mais l'on peut dire qu'il n'a été définitivement et complètement conquis à l'histoire qu'avec son entrée aux archives de Montréal. Depuis lors il n'a plus eu d'autre amour, et chacun sait avec quelle ferveur persévérante, et je dirai presque héroïque, il s'y est adonné.

Depuis vingt-cinq ans surtout, M. Massicotte a été un des plus admirables serviteurs de l'histoire qui se puissent donner en exemple.

Il l'a généreusement servie par la plume d'abord. Ne se souciant pas d'être uniquement le gardien d'un trésor inerte, il a eu au contraire le don de reconnaître dans ses archives une source frémissante de vie historique, et, prêchant d'exemple, il en a tiré lui-même plusieurs livres précieux. Je n'entreprendrai pas d'énumérer ici ces ouvrages qui vous sont tous connus, depuis la belle étude consacrée à **Dollard des Ormeaux** jusqu'à la vivante monographie, qui vient de paraître, de **Sainte-Geneviève de Batiscan**, pays des Massicotte. Parce que tous ont déjà appris depuis longtemps à y puiser, je m'étendrai encore moins sur les innombrables articles que notre héros a semés depuis trente ans dans nos journaux, mais plus particulièrement dans le précieux **Bulletin des Recherches historiques**, articles qui feraient toute une bibliothèque s'ils étaient réunis en volumes.

Mais ce que M. Massicotte a écrit ne représente encore qu'une bien faible partie de sa contribution à l'histoire canadienne. Sa grande oeuvre, celle qui illustrera le mieux sa mémoire, sera toujours d'avoir doté notre ville, et le Canada avec elle, d'un dépôt d'archives merveilleusement organisé, qui n'a d'égal, pour l'ordonnance, que celui dirigé par cet autre maître archiviste, M. Pierre-Georges Roy. Bien peu peuvent se représenter le labeur immense qu'a impliqué une organisation semblable, dans des conditions souvent désavan-

tageuses et pour une rétribution que je n'ose pas indiquer de peur de vous scandaliser. Mais pour Massicotte, le plus désintéressé des travailleurs, ce n'est pas le labeur qui compte, ce sont les résultats, et sa vraie récompense est dans ceux véritablement incroyables qu'il a obtenus. Grâce à lui, les archives de Montréal sont devenues une sorte de Mecque où accourent, de tous les coins du pays, ceux qui sont en quête de renseignements historiques. Inlassablement et avec une générosité qui ne se dément jamais, M. Massicotte disperse à tout venant, non seulement les richesses dont il est le gardien, mais ses propres trésors. Comme une autre providence,

Aux petits historiens il donne leur pâture,

et parmi les travailleurs de l'histoire, il n'en est pour ainsi dire aucun qui ne lui soit, par quelque côté, redevable.

Et ce ne sont pas encore les seules façons dont M. Massicotte a su servir l'histoire. Parce que le temps me manque je n'en dirai que deux particulièrement dignes de mémoire. C'est d'abord l'élan qu'il a, plus que tout autre, imprimé aux études folkloriques dans notre province. Cet élan a été le point de départ d'un mouvement qui a pu dépasser quelque fois les limites prévues par ses initiateurs, mais qui n'en a pas moins été heureux en ce qu'il a ouvert à nos littérateurs une source d'inspiration nouvelle ou trop longtemps négligée.

C'est ensuite l'oeuvre magnifique et universellement applaudie de nos processions nationales sauvées de leur trop longue déchéance et transformées en de vivantes et incomparables leçons historiques.

Mais j'en ai déjà dit plus qu'il n'en faut pour justifier le geste qu'accomplit ce soir la Société Historique, car ce geste est déjà sanctionné par l'opinion universelle qui s'accorde à reconnaître que jamais notre hommage ne s'est adressé à plus digne et à plus méritant.

Mon cher Lauréat,

Je vous prie donc d'accepter cette médaille de la Société Historique qui vous a été accordée pour l'ensemble de votre oeuvre historique, en d'autres mots comme hommage à toute votre vie si généreusement et si utilement dépensée pour la cause de l'histoire canadienne.

Plus ému que nous ne saurions l'exprimer, le récipiendaire fut, pendant quelques instants, incapable de prendre la parole, et nous l'aurions vu filer prestement vers la porte de sortie, que nous n'en aurions pas été autrement surpris. Dominant enfin son émotion, il sortit de sa poche un document dont il fit la lecture en ces termes :

RÉPONSE DU LAURÉAT

" Avec grande sincérité, je vous assure que je suis touché du témoignage d'estime et de considération que vous me manifestez si cordialement.

" Mais comment vous l'exprimer puisque depuis longtemps je goûte un plus vif plaisir à écouter qu'à parler? Est-ce qu'on se corrige d'une telle habitude, après... un certain âge?

" Ce trait de mon caractère est d'ailleurs si connu — même admis — que la Société Historique de Montréal, en m'attribuant sa médaille, pour l'ensemble de mes travaux documentaires, a bien voulu, par exception, me permettre de n'adresser la parole que pendant soixante... secondes.

" Ce privilège spécial a atténué mon angoisse, car je suis l'un de ceux qui constatent, à l'encontre de Monsieur Boileau, que ce que l'on conçoit bien ne s'énonce pas toujours facilement.

" Je ne ferai donc aucun discours, mais l'assistance y gagnera puisque le "médaillé" silencieux sera remplacé par deux conférenciers de marque.³

" Cette explication présentée, et agréée, je l'espère, je me garderai de vous retenir au-delà du temps... qui m'a été alloué.

" La Société s'étant prononcée sur mon compte avec beaucoup de bienveillance, je m'incline docilement, j'accepte le verdict et je condense toute ma gratitude dans un mot : MERCI "

³ Le programme de cette séance annonçait deux conférences: l'une par M. Pierre-Georges Roy sur **Quelques traits inédits de la vie d'Octave Crémazie**, et l'autre par M. Victor Morin, sur **La date exacte de la fondation de Montréal**.

REMISE DU DOCTORAT

Mais le timide lauréat n'était pas à bout de ses épreuves. Le 7 mai 1936, il était convoqué au Cercle Universitaire où s'étaient réunis une centaine de ses amis pour assister à la collation solennelle du diplôme de **Docteur ès lettres (honoris causâ)**, qui lui avait été décerné par l'université de Montréal.

En présence de M. Victor Doré, président du Conseil d'Administration de l'université, revêtu de la toge aux revers pailletés d'or, M. le recteur Olivier Maurault, sous la toge pourpre, insigne de sa dignité, invitait M. Damien Jasmin, Ph. D., secrétaire général adjoint de l'université, à donner lecture de la pièce suivante:

EXTRAIT DU PROCES-VERBAL de la 120ième réunion de la Commission des études de l'Université de Montréal, tenue le jeudi, 2 avril 1936, au bureau du recteur, à 4 heures de l'après-midi.

DOCTORAT ES LETTRES DE M. E.-Z. MASSICOTTE

M. le chanoine Emile Chartier, doyen de la Faculté des lettres, informe la Commission des études que, dans son assemblée du 4 mars dernier, le conseil de la Faculté des lettres, à la demande de nombreux admirateurs du candidat, se ralliait unanimement à la proposition de décerner le doctorat ès lettres honorifique à M. E.-Z. Massicotte, archiviste de la Cour Supérieure du district de Montréal, et un des représentants les plus remarquables de notre école historique.

" Pour s'être cantonné à peu près uniquement dans le domaine de l'histoire nationale et de la petite histoire, M. E.-Z. Massicotte n'en a pas moins été, de son côté, une mine où ont puisé tour à tour les étrangers et ses propres concitoyens. Pendant plus de quarante ans, la précision et l'abondance de ses connaissances ont été gratuitement au service de qui-

conque a eu besoin d'éclairer un point quelconque de généalogie ou d'histoire régionale. La réserve où il s'est toujours maintenue l'apparente à M. Aégidius Fauteux, et fait de lui, comme de son éminent collègue à l'Académie canadienne, un des pourvoyeurs les plus méritants de nos étudiants en histoire."

Pour ces raisons et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, le Conseil de la Faculté des lettres prie la Commission des études de décerner à M. E.-Z. Massicotte, en profitant de la circonstance la plus favorable, le **doctorat ès lettres "honoris causa"**.

La Commission des études ratifie à l'unanimité la proposition de la Faculté des lettres, et transmet la requête à M. le recteur en le priant respectueusement d'y faire droit.

(Certifié conforme) Le Secrétaire général adjoint,

(Signé) DAMIEN JASMIN.

Aussitôt cette proclamation faite, M. le recteur de l'université prit la parole et fit l'éloge du nouveau docteur en énumérant ses titres à cette distinction dans l'allocution suivante:

ALLOCUTION DE M. LE RECTEUR MAURALT UNIV. D.

Messieurs,

Le rapport de notre Commission des Etudes, concis par définition, s'excuse de ne pas énumérer toutes les raisons qu'a pu avoir l'Université d'honorer M. Massicotte. Le Recteur n'est pas tenu à la même discrétion, et il demande à M. Massicotte la permission — ou plutôt il la prend — d'amplifier le **considérant** officiel que vous venez d'entendre.

Je connais trois portraits de M. Massicotte: un crayon précis et sec, que l'on trouve dans certain dictionnaire biographique (où il voisine avec celui de M. Fauteux); un pastel délicat, de M. Jean Charbonneau, dans sa galerie des animateurs de l'Ecole Littéraire de Montréal; enfin, une peinture,

de forme classique mais d'inspiration toute moderne, exacte, complète, ressemblante, et en même temps châtoyante et légèrement malicieuse: c'est celle que M. Fauteux a brossée, l'autre soir, à la Société Historique de Montréal.

Dans chacune de ces images, M. Edouard-Zotique Massicotte nous apparaît bien le chercheur infatigable, l'archiviste plein de flair, l'historien exigeant et précis, le millionnaire — millionnaire de renseignements — toujours prêt à ouvrir ses trésors à tous ceux qui y veulent puiser. On l'a dit: " l'histoire de Montréal n'a pour lui aucun secret... "

Mais l'historien ne doit pas vous faire oublier, chez M. Massicotte, le naturaliste, le poète, le journaliste, le musicien, l'héraldiste et même le légiste. Il a été tout cela simultanément dans sa prime jeunesse, et nous savons que, de tout cela, il ne s'est pas complètement dépouillé.

J'étais à peine né, qu'il écrivait déjà dans l'**Etendard**; et mon adolescence se rappelle ce **Monde Illustré** qu'il dirigeait vers 1899. Et qui donc, pour rire un peu après les tracasseries de la semaine, n'a pas lu le **Samedi**, à la rédaction duquel il fut attaché de 1903 à 1910?

Ce journaliste avait été naturaliste. Pendant que M. Germain Beaulieu étudiait les insectes, lui se penchait sur les plantes. Vers 1897, il fut chargé par l'Ecole littéraire d'un cours de botanique, d'où est sorti ce qui semble être son premier livre: " Monographie de plantes canadiennes " (1899), suivi quelques années plus tard de: " Cent fleurs de mon herbier ".

Mais j'ai hâte d'arriver au poète et au musicien; au musicien que Chopin jetait dans le ravissement et qui, depuis, a consacré tant d'heures à recueillir les vieux chants du terroir, fleurs spirituelles transplantées de la vieille France dans la nouvelle. M. Massicotte ne s'est pas borné à cette seule province du folklore canadien; il les a explorées toutes; il en est devenu le spécialiste à Montréal — et, selon son habitude, il a mis sa science au service de ses concitoyens, tout particulièrement au service de la Société Nationale Saint-Jean-Baptiste.

Le poète, enfin! je voudrais, pour vous le peindre, avoir au moins un commencement de compétence. Je voudrais vous le montrer, en 1890, jeune étudiant en Droit (car M. Massicotte a été avocat, et il a même écrit un " Tableau

synoptique du Code Civil " qui rend de grands services à nos étudiants), découvrant chez un libraire la **Sagesse** de Verlaine; j'aimerais suivre avec vous le cheminement du symbolisme dans son âme. Irais-je jusqu'à dire qu'il s'était imprégné du pauvre Lélian " au point de sacrifier sans remords l'idée même aux harmonies des belles strophes, aux rythmes multiples de la nature dont il subissait l'emprise? " Je préférerais m'en tenir à cet autre jugement: " Epris de poésie et poète plein de promesses, amant des formes pures, des rythmes variés de la vie exubérante, il s'appliqua à en saisir les symboles et à en rendre les images transparentes et mobiles ". Mais le poète rencontra l'histoire et l'épousa. " Devons-nous regretter le poète? Il n'en faut pas douter ", répond M. Jean Charbonneau.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, l'Université de Montréal est heureuse de couronner, après 40 ans, un des premiers membres de cette Ecole littéraire de Montréal, qui a renouvelé le culte des lettres dans notre région; et le Recteur se déclare très honoré de proclamer M. Edouard-Zotique Massicotte, historien, poète et folkloriste, **Docteur ès lettres " honoris causa "** de l'Université de Montréal, avec tous les privilèges auxquels ce titre lui donne droit.

Rarement la modestie bien connue de E.-Z. Massicotte fut-elle mise à plus rude épreuve. Pendant que l'auditoire applaudissait chacune des phrases de cette allocution, le lauréat, face au public et tête baissée, comme s'il se fût agi d'une condamnation infamante, semblait être au supplice.

Invité à signer le registre d'honneur de l'université, il dut pourtant s'exécuter et put même surmonter son émotion au point d'exprimer ses remerciements d'une voix suffisamment ferme en lisant le discours suivant:

DISCOURS DE M. MASSICOTTE

Monsieur le Recteur,

Messieurs de la faculté des lettres,

Messieurs.

Pour l'honneur que vous daignez me conférer, je voudrais pouvoir vous exprimer ma gratitude et aussi ma surprise.

La nouvelle de votre décision m'a impressionné plus que je ne peux dire; il me semblait n'avoir fait que mon strict devoir dans une humble tâche qui m'est particulièrement agréable.

Mais bientôt, je démêlai que ce geste était lié à un autre dont l'effet peut être grand puisqu'il provient d'une autorité reconnue.

Cette autorité avait l'idée heureuse d'attirer l'attention sur les archives régionales du Canada français, incidemment sur une des plus considérables collection de manuscrits originaux qui soit en Amérique; une collection composée d'actes notariés, de registres de l'état civil et de procédures judiciaires qui remontent loin dans notre passé; et dont je ne donnerai pas le chiffre global: il paraîtrait incroyable; une collection enfin, dont on n'entrevoit pas encore la presque inépuisable richesse... Et cette pensée que tel avait été votre but, a calmé mon émoi, a rétabli le rythme de mon vieux coeur.

Celui qui a la garde de ces trésors depuis un quart de siècle, a pu les rendre en partie accessibles aux chercheurs, tant canadiens qu'étrangers, bien qu'il lui ait été impossible de mettre tous ses projets à exécution. On pourrait donc le comparer au pionnier qui, n'ayant que courage et volonté, prépare néanmoins la mise en valeur d'un sol dont la fertilité étonnera.

Je n'en citerai qu'un exemple, le plus typique peut-être. Un jour, un éminent écrivain de Toronto se présenta avec une série de questions au sujet de divers bourgeois du Nord-Ouest. Par bonheur, nous pûmes lui fournir les testaments, inventaires et autres documents qui l'intéressaient. Cette récolte abondante et facile l'enthousiasma, et il déclarait, le lendemain, au cours d'une réunion dans une université anglo-canadienne, que l'histoire du Canada **était à refaire...** Rien que cela.

Cet excellent homme, qui pourtant n'était pas de Marseille, exagérait quelque peu, n'est-ce pas?

Il oubliait momentanément que l'histoire de notre pays ne se confine pas à celle de l'industrie des pelleteries.

A la vérité, il y a dans les vingt-quatre dépôts d'archives judiciaires de la province, quantité de dates, de noms et de faits à extraire pour les biographes, les annalistes, les historiens et ceux qui veulent s'instruire sur la vie publique et la vie privée d'autrefois, car il y a de tout dans ces amas d'écriture.

Mais vous n'ignorez rien de ce que j'avance, pourquoi appuyer davantage?

Quant à celui qui est devant vous, et qui est l'un de ceux qui a mis "la hache au bois", pour employer une locution courante, permettez qu'il s'efface sans plus.

Modeste fonctionnaire, cantonné dans les paperasses historiques, il se délecte maintenant à la lecture d'un grimoire, comme autrefois à celle des sonnets et des stances. De par habitude et métier, il se meut dans le clair-obscur, plus à l'aise que devant une rampe; la grande lumière l'éblouit et lui enlève ses moyens; il est devenu l'homme du temps des chandelles et des ermitages.

Déchiffrer les écritures des tabellions, analyser, inventorier, classer, indexer les papiers jaunis pour ceux qui recherchent le vieux neuf, tel est son labeur quotidien. Puisque vous lui avez déjà beaucoup pardonné, il vous prie d'accueillir ses remerciements sincères et sans apprêts, avec cette indulgence bénévole que témoignaient les hauts et puissants seigneurs, lorsqu'ils daignaient recevoir la foi et hommage d'un respectueux vassal.

BANQUET MASSICOTTE ET FAUTEUX

Cette démonstration ne devait cependant pas se borner à des discours. Le doctorat ès lettres avait également été conféré à M. Aegidius Fauteux et, bien que la collation ne dût lui en être faite que plus tard, en séance publique de fin d'année, les amis communs de ces deux dignitaires avaient organisé, pour ce même jour (7 mai 1936), un dîner conjoint

qui devait suivre la remise du diplôme Massicotte au Cercle Universitaire.

Prirent place à la table d'honneur, sous la présidence de M. l'abbé Maurault: MM. Massicotte et Fauteux, M. le juge Philippe Demers, MM. Victor Doré, Wilfrid Bovey, Pierre-Georges Roy et Victor Morin. Les autres tables réunissaient des représentants distingués du clergé, de la politique, des professions libérales, de l'enseignement, et des fervents de la littérature et de l'histoire.

Seules les santés des hôtes du jour devaient être portées et une seule réponse devait être faite au nom des deux par M. Fauteux. La santé de M. Massicotte fut portée par son collègue, M. Pierre-Georges Roy, archiviste en chef de la province de Québec, dans les termes suivants:

DISCOURS DE M. PIERRE-GEORGES ROY
LL. D., Litt. D.

Monsieur le Président,

Messieurs,

Le nom Massicotte m'est familier depuis plus d'un demi-siècle. Messieurs Morin et Fauteux vont peut-être se gaudir mais c'est à Lévis, ville militaire par excellence, que j'ai entendu prononcer le nom de Massicotte pour la première fois. Dans ma jeunesse, je ne manquais jamais de faire partie, chaque été, des camps militaires qui se tenaient à l'ombre des trois forts de Lévis. L'un des bataillons de milice les plus fidèles à se rendre au rendez-vous était le 70e, de Champlain. Le commandant de ce bataillon était le lieutenant-colonel Narcisse-Pierre Massicotte, dont M. Massicotte a si magnifiquement parlé dans son tout récent ouvrage sur la petite patrie de ses ancêtres, Sainte-Geneviève-de-Batiscan.⁴ A peu

⁴ L'Histoire de Sainte-Geneviève-de-Batiscan, Trois-Rivières, 1936.

près tous les officiers et sous-officiers du 70^e bataillon étaient également des Massicotte, et je crois bien qu'il en était de même pour les soldats. C'était à la vérité un **Family compact**. Quand le bataillon partait de Champlain pour le camp, il portait son numéro régimentaire, mais, arrivé à Lévis, l'étiquette officielle disparaissait. Les Lévisiens, gens malins, le désignaient sous le nom de bataillon des "Mascottes". Les officiers du 70^e bataillon étaient, d'ailleurs, d'excellents compagnons d'armes et ils comptaient chez nous autant d'amis que de connaissances.

Je ne sais pas, mais je me demande si notre ami Massicotte n'a pas fait ses premières armes à Lévis, dans le bataillon des **Massicotte** ou des **Mascottes**. En tous cas, c'est à peu près vers ce temps-là que j'ai fait sa connaissance. J'ai beau fouiller jusqu'au tréfonds de ma mémoire, je ne puis me rappeler où je le rencontrai pour la première fois. C'est probablement au camp militaire de Lévis. Si vous consultez M. Massicotte, je suis prêt à parier qu'il va dire carrément : "Non". Mais prenez sa dénégation avec un grain de sel. Pourquoi? Je ne pourrais l'affirmer, mais je présume qu'il a quelques péchés de jeunesse à cacher. Et j'appuie ma présomption sur un ouvrage que viennent de publier messieurs Audet et Malchelosse.⁵ Vous verrez dans ce volume que monsieur Massicotte a eu bien des **alias** dans sa jeunesse. J'en compte exactement vingt-sept. Vous avouerez avec moi qu'un monsieur qui a signé plus de deux douzaines de pseudonymes doit avoir quelque chose à cacher. Mais n'allons pas plus loin sur ce terrain glissant et passons à la vie sérieuse de Monsieur Massicotte.

* * *

La jeunesse ne doute de rien. Il y a longtemps qu'on le dit et je le répète ce soir en manière de confession. En 1890, un étudiant de Laval, doué de talents très ordinaires mais riche de présomption, fondait à Lévis une revue littéraire et historique que, dans sa candeur, il croyait appelée à jouer au Canada-français le rôle que remplissait alors en France la **Revue des Deux-Mondes** ou le **Correspondant**. Mon ami Massicotte, vous rappelez-vous le **Glaneur**? Avant de partir de chez moi pour assister à ce magnifique banquet, j'ai voulu

⁵ *Pseudonymes canadiens*, Montréal, 1936.

faire un pèlerinage à travers les pages du **Glaneur**. J'y ai vu votre nom au bas d'un article publié dans la première livraison, en janvier 1890. Il y a donc quarante-six ans bien comptés que nous nous connaissons. Et j'ajoute: il y a quarante-six ans que je vous estime et que je vous admire.

Hélas! pourquoi faut-il qu'une pensée triste m'assaille en ce moment où tout devrait être à la joie? Des quelques douzaines de collaborateurs du **Glaneur** de 1890, combien en reste-t-il? vous et moi et peut-être une couple d'autres. Disparus à jamais J.-B. Caouette, Alfred Morisset, Pierre Bédard, Chas-A. Gauvreau, Léon Lorrain, René-P. Lemay, Godefroi Langlois, Edouard Aubé, Philéas Gagnon, Chs-M. Ducharme, Thomas Côté, Arthur Côté, J.-G. Boissonnault, Mgr Paul-E. Roy, le juge Wilson et combien d'autres.

* * *

Vous avez lu dans votre jeunesse et relu bien des fois depuis, j'en suis certain, les touchants **Mémoires** de l'octogénaire Philippe Aubert de Gaspé. Vous avez peut-être conservé le souvenir de cette Fanchette dont l'histoire ouvre l'intéressant volume. C'était une ramasseuse, une collectionneuse de bibelots de toutes sortes qu'elle déposait invariablement dans le même coin, sans ordre, pêle-mêle, dans un désordre indescriptible. Après un quart de siècle, cet amoncellement formait un bazar hétéroclite, sans valeur, bon tout au plus à jeter au feu.

A l'instar de Fanchette, monsieur E.-Z. Massicotte, depuis toujours, amasse, collectionne, engrange. Comme elle, il dépose le produit de ses recherches, de ses acquisitions, de ses belles récoltes, dans le même coin, mais, au contraire de Fanchette, tout ce qui va dans le coin est disposé avec un ordre, une symétrie, un soin, qui font de ce butin un véritable trésor.

Et ce trésor, M. Massicotte ne l'a pas gardé pour lui seul. Il en a disséminé les plus riches pièces dans des revues, des livres, des brochures qui font la joie et le bonheur de ceux qui aiment le beau et le vrai.

Il serait presque impertinent de ma part de redire à des Montréalais les titres des livres et brochures publiés par monsieur Massicotte. Vous les connaissez, vous les avez lus, vous en avez profité, puisque les uns et les autres sont consacrés aux hommes et aux choses de votre belle cité.

Aux livres de monsieur Massicotte on pourrait appliquer les lignes du bon vieux Rabelais: " Faut ouvrir le livre et soigneusement pour ce qui est déduit. Lors connaîtrez que la drogue contenue est bien d'autre valeur que ne promettait la boîte ".

Votre humble serviteur n'a fait que des livres. Sa gloire n'ira pas plus loin que ses bouquins. Mais monsieur Massicotte a fait autre chose que des livres. Ses processions de la Saint-Jean-Baptiste, organisées avec l'aide de messieurs J.-B. Lagacé et de mon cousin Elzéar Roy sont de vraies leçons de patriotisme et de fierté. Les générations qui montent entourées, presque étouffées, par les éléments étrangers qui nous entourent, étaient menacées de perdre les coutumes et les traditions des ancêtres. Les processions de la fête nationale, en montrant aux jeunes ce que furent leurs pères, leur mettront au coeur le ferme désir de marcher sur leurs traces et de transmettre à leurs enfants nos belles coutumes ancestrales.

* * *

Le vrai domaine de monsieur Massicotte, toutefois, celui qui le fera passer à la postérité, c'est son dépôt d'archives judiciaires.

Sir Thomas Chapais écrivait en 1919: " Nous sommes la province la plus éminemment historique du Canada. Pendant cent quatre-vingts ans, l'histoire canadienne a été uniquement nôtre. Il s'ensuit que nos départements publics regorgent de documents historiques. Le pas que nous avons à faire, c'est de les réunir, de les concentrer en un vaste dépôt, de les compléter par des incursions judicieuses dans les domaines où nous avons accès, de les classer et de les cataloguer pour le bénéfice des chercheurs. "

Le voeu de Sir Thomas Chapais est réalisé pour ce qui regarde les Archives judiciaires de Montréal, grâce au bon travail de monsieur Massicotte. J'ai eu la bonne fortune de visiter nombre de dépôts d'archives dans ma vie. J'en ai rencontré très peu qui soient mieux organisés que celui du district de Montréal. J'ai profité si souvent des trésors de ce dépôt qu'il serait vraiment ingrat de ma part de ne pas offrir ici toute ma reconnaissance et mes félicitations à son véritable créateur.

* * *

Laissez-moi vous dire, Monsieur le président ou plutôt Monsieur le recteur, que tous les amis de messieurs Fauteux et Massicotte se réjouissent de l'honneur que vient de leur conférer l'université de Montréal. Votre grande institution rayonne dans toute la province, mais son corps et son âme sont à Montréal et il me semble que la métropole avait une grosse dette de reconnaissance envers messieurs Fauteux et Massicotte. Vous venez d'en payer une partie.

J'ajoute que votre choix est aussi populaire à Québec qu'à Montréal. Je me permets de vous en donner la preuve par les témoignages suivants:

.....

En terminant cette allocution, M. Roy fit part à l'assemblée des messages de félicitations dont il avait été chargé pour MM. Massicotte et Fauteux, au moment de son départ de Québec, par Son Eminence le cardinal Villeneuve, par Son Honneur le lieutenant-gouverneur Patenaude, par l'honorable premier ministre Taschereau, qui faisait plaisamment allusion aux événements du jour, en disant que " par le temps qui court, un doctorat vaut beaucoup mieux qu'un directorat " et par diverses autres personnalités de la région québécoise, entre autres, Son Excellence Mgr Ross, Monseigneur Camille Roy, Monseigneur L.-A. Pâquet, Monseigneur Amédée Gosselin, Sir Thomas Chapais, l'honorable Cyrille-F. Delâge, l'honorable Onésime Gagnon, MM. C.-J. Magnan, Maurice Hébert, R.-A. Benoît, les abbés Ivanhoé Caron, Arthur Lacasse et nombre d'autres.

M. Massicotte ayant déjà prononcé un discours au moment de la remise de son diplôme, il avait été convenu que son collègue Fauteux ferait une réponse conjointe à leurs santés. Nous en trouverons le texte plus loin.

CHAPITRE DEUXIÈME

AEGIDIUS FAUTEUX

DOCTEUR ÈS LETTRES

Jusqu'aujourd'hui, ce savant universel se croyait tenu de faire une mise au point lorsque ses collègues de langue anglaise, émerveillés de sa compétence en questions historiques et littéraires, le gratifiaient du titre de "**Doctor Fautaux**" (sic). Grâce au parchemin que l'Université de Montréal vient de lui octroyer à si juste titre, il lui faudra bien consentir, bon gré mal gré, à se laisser appeler "docteur" à l'avenir.

Voici d'ailleurs en quels termes le recteur de l'université donnait au public réuni dans la grande salle du théâtre Saint-Denis, le 29 mai 1936, la justification de cette distinction honorifique:

COLLATION DU DOCTORAT ÈS LETTRES

PAR M. LE RECTEUR MAURALT

Après de fortes études dans les maisons sulpiciennes et une brève mais brillante carrière dans le journalisme, M. Fauteux accepta, jeune encore, comme répondant parfaitement à ses aspirations, le poste de conservateur de la Bibliothèque Saint-Sulpice. A ce titre, il fut aussi pendant près de quinze ans le bibliothécaire de l'Université. Les vingt ans que M. Fauteux passa à la bibliothèque sulpicienne furent des années d'un labeur extrêmement fécond et d'un austère bonheur. Outre ses mille et un articles de journaux et de revues,

M. Fauteux a publié plusieurs ouvrages et il nous en promet d'autres: un catalogue des Incunables canadiens et un Dictionnaire des patriotes de 1837-38. Dans le domaine historique, M. Fauteux est devenu une **autorité** qui s'impose à l'étranger tout autant que parmi nos compatriotes. Cette autorité a même attiré sur lui l'attention des pouvoirs publics. On sait qu'il est présentement conservateur de la Bibliothèque municipale de Montréal.

Par la distinction que l'Université lui confère, celle-ci entend lui marquer sa vive admiration et sa profonde gratitude. Le Recteur est donc heureux de proclamer M. Fauteux **docteur ès lettres "honoris causa"**.

LA FÊTE " AVANT LA LETTRE "

Par suite d'une heureuse indiscretion, nous avons appris que la collation du diplôme de docteur ès lettres, qui devait être faite à E.-Z. Massicotte en séance privée le 7 mai, serait suivie de la présentation d'un semblable parchemin à Aegidius Fauteux, en séance publique de collation des grades universitaires, le 29 du même mois. Il fut alors décidé "d'anticiper" la proclamation du doctorat Fauteux, afin d'unir ces jumeaux littéraires dans une même démonstration, car on ignorait encore, à ce moment, qu'une troisième distinction de même nature attendait, à courte échéance, un autre artisan de la culture artistique et littéraire: Jean-Baptiste Lagacé.

Le banquet Massicotte et Fauteux réunissait donc les amis de ces deux lauréats au Cercle Universitaire, le soir du 7 mai. Ayant décrit plus haut la physionomie de ce dîner conjoint, il nous reste à relater ce qui s'en rapporte à la personnalité de M. Fauteux.

C'est à l'auteur de ces lignes que fut confiée la tâche agréable de porter sa santé; une amitié de longue date, jointe à une association d'études et de délassements multiples, l'autorisait à y mettre une note de franche camaraderie.

DISCOURS DE M. VICTOR MORIN, LL. D.

Monsieur le président,

Messieurs,

Il y avait autrefois à Florence un jeune homme de 24 ans qui, après avoir parcouru le cycle des connaissances humaines, défia les savants du monde entier à discuter avec lui sur " tout ce qu'on peut savoir " (*de omni re scibili*), et, plus tard, un écrivain facétieux complétait ce défi en ajoutant : "*et de quibusdam aliis* " (et de quelques autres choses encore). Ce prodige d'érudition se nommait Pic de la Mirandole; il résuma les sujets de ses controverses en 900 propositions dont 13 furent condamnées par l'Inquisition comme entachées d'hérésie.

L'histoire du monde n'est, paraît-il, qu'une longue suite de renouvellements, et c'est sans doute en vertu de cette règle que nous avons vu, quatre siècles et demi après cet exploit, un autre jeune homme... à peu près de notre âge, inviter les lecteurs du journal *La Patrie* à lui poser toutes questions historiques et littéraires qu'ils jugeraient à propos (*de omni re historicâ et litterariâ*), sans pourtant s'interdire absolument le *quibusdam aliis*. Il a formulé, jusqu'à ce jour, près de 200 propositions, et, plus heureux que son devancier, **deux** seulement ont été convaincues d'hérésie, l'une par un savant religieux, maître en pédagogie,¹ et l'autre au témoignage d'un certain inquisiteur du nom de Philippe Constant à qui la rumeur attribue des relations de parenté très étroite avec Jean-Jacques Lefebvre.

Ce nouveau Pic de la Mirandole, vous l'avez reconnu, Messieurs, c'est un des deux nouveaux docteurs ès lettres de l'Université de Montréal; c'est notre ami **Aegidius Fauteux**.

¹ Le Rév. Père de Grandpré, des Clercs de Saint-Viateur.

Quel est celui d'entre nous qui, après s'être inutilement esquivé sur des grimoires inconnus du commun des mortels ou sur des questions que les spécialistes seuls sont supposés connaître, n'a pas songé, en désespoir de cause, à consulter ce bibliothécaire aussi érudit qu'obligeant, et quel est celui qui n'aït pas alors obtenu la solution tant cherchée, ou qui n'aït pas, au moins, été mis sur sa piste? Non seulement Fauteux possède-t-il les connaissances variées et le sens inné de classification qui ont déterminé sa vocation, mais il est en plus doué d'une mémoire **scandaleuse** qui l'aide à tirer le plus grand parti de son érudition. Permettez-moi de vous en citer, comme exemple, une expérience personnelle:

Je cherchais un jour le texte de cette **Ballade des Pendus** que Théodore de Banville fait réciter à Gringoire en présence de Louis XI inconnu du poète, et, comme la bibliothèque dont notre ami était conservateur ne possédait pas les oeuvres de cet écrivain, je lui fis part de mon embarras. Après une minute de réflexion, il part en vitesse vers le magasin des livres, et en revient avec un ancien numéro de revue populaire où se trouvait justement le poème que je cherchais. Comme je m'étonnais qu'il eût ainsi "déterré" cette perle dans un **magazine** où je n'aurais jamais songé à la chercher, "Je me suis souvenu, dit-il, qu'il y a une dizaine d'années, j'avais acheté ce numéro de revue pour lire en tramway, et c'est tout naturel que j'y aie pensé". — "Naturel" pour vous peut-être, mon cher ami, mais que la vie serait belle si tous les hommes étaient doués d'une parcelle de ce "don naturel", surtout quand il s'agit de livres ou de parapluies empruntés!

Et dans le domaine littéraire, quel est celui d'entre nous qui ne s'est pas délecté à la lecture de ces phrases élégantes, précises, limpides comme des sources, qui servent de véhicules aux pensées d'Aegidius Fauteux depuis les jours, déjà lointains, où il dirigeait la rédaction de la **Presse**? Quel est l'intellectuel qui n'a pas, sur les rayons de sa bibliothèque, au moins une couple d'exemplaires de ces volumes où la clarté du style rivalise avec l'élévation de l'idée ou l'érudition merveilleuse de l'auteur? La gamme des sujets en est aussi variée que la mélodie de l'expression, soit qu'il s'agisse de généalogie historique comme dans la **Famille d'Ailleboust**, d'un hymne de piété filiale à l'adresse du directeur de ses études **Monsieur Lecoq**, d'anecdotes piquantes sur un sujet plus pi-

quant encore **Le duel au Canada**, ou de renseignements précieux sur la bibliographie canadienne dans **The Introduction of printing into Canada** dont les exemplaires atteignent aujourd'hui un prix fabuleux. Quelle est la revue, ou la société, qui ne s'estime heureuse d'un article toujours généreusement accordé ou d'une conférence impatiemment attendue par un auditoire d'élite? Dans les sphères officielles qui attribuent, de nos jours, des récompenses aux élans de notre jeune littérature, le nom de Fauteux s'impose dès qu'il s'agit de la formation du jury qui se prononcera sur le mérite des oeuvres soumises, et quand un auteur étranger veut éclaircir un point de notre histoire, c'est d'abord à Fauteux qu'il s'adresse.

Mais le souci de la perfection ne porte-t-il pas, tout de même, notre ami à exagérer quelque peu? Nous réclamons de lui des livres de chevet, des ouvrages de consultation journalière et il ne consentira à les faire imprimer qu'après être absolument sûr qu'on ne trouvera rien à y ajouter. Vous ne sauriez croire le nombre de dossiers, de notes soigneusement étiquetées et classifiées qui attendent chez lui les honneurs de la publication! Après en avoir rempli toute une pièce de sa maison, il a confisqué la chambre voisine pour la remplir à son tour, et, comme les locataires du fameux bibliomane Boulard,² sa famille attend avec appréhension le jour où il lui dira d'aller coucher ailleurs parce qu'il a besoin de plus d'espace pour loger ses précieuses fiches.

Avec cela, notre affection pour lui s'alarme à la crainte que la lame ne finisse par user le fourreau, que l'activité intellectuelle de notre ami ne s'exerce au détriment de son endurance physique, et nous réclamons vainement qu'il ferme, par moments, les oreilles aux appels enchanteurs de ces sirènes: l'Histoire et la Littérature. Si tant est qu'il ne puisse rien nous refuser en ce jour où la gloire l'inonde, arrachons-lui du moins cette promesse!

En associant les noms de Massicotte et de Fauteux dans le double honneur que nous célébrons ce soir, l'Université de Montréal a voulu rendre hommage à la communauté de savoir, de labeur, et de tempérament qui existe entre eux. Tous deux sont membres de la Société Historique de Montréal, de la Société d'Archéologie et de Numismatique, de la Société

² Ce maniaque avait congédié ses locataires, les uns après les autres, pour remplir son immeuble de ses achats de bouquins sur les quais de Paris.

Royale du Canada, et de la fraternité littéraire des DIX, en même temps que tous deux sont affligés de cette vertu chrétienne qui devient un terrible défaut dans le monde pervers où nous vivons: une modestie poussée à outrance. Lorsqu'après avoir réussi à remettre la Société Historique sur un pied de bon fonctionnement, je voulus en passer la présidence à Aegidius Fauteux il y a huit ans, vous ne sauriez croire le mal que j'eus à lui imposer cette charge où il brille avec une si rare compétence; et lorsqu'il s'est agi de faire accepter à ces deux **sauvages**, Massicotte et Fauteux, le principe de ce banquet en leur honneur, vous n'avez pas idée des prodiges de diplomatie que nous avons dû accomplir!

Et pourtant, la pensée d'un dîner en bonne compagnie aurait dû leur sourire, car tous deux sont de fines fourchettes à l'occasion. Je me souviens qu'un soir du premier mai, alors que quatre "communistes" avaient grimpé l'escalier de Massicotte sous la conduite du drapeau rouge, en chantant la **Carmagnole**, ils avaient dû capituler, aux petites heures, devant les reliefs d'un réveillon bien servi; et je vous donne ma parole que les adeptes de la **Fourchette Joyeuse**³ n'ont jamais oublié la "tendre-longe de bison" venue à grands frais des prairies de l'Ouest uniquement pour rendre hommage à l'excellence de la table de Fauteux; pas plus d'ailleurs qu'ils n'ont oublié cette affriolante recette de perdrix anglaises accommodées en "**lingua latina**" d'une saveur que Lucullus n'aurait pas désavouée: "**Prius eligite perdices juvenulas, pingues et opimas, et quasquam exponite aeri nocturno ut, congruè maceratae, adhuc teneriores evadant.**" Nous les avons savourées chez Fauteux ces perdrix anglo-romaines, et nous avons pu digérer, par surcroît, le latin de sa cuisine, à l'aide de quelques verres de **vini Burdigalensis**.

Dans ce concert d'éloges, il m'est cependant pénible, Messieurs, de faire entendre une note discordante, mais le premier devoir d'un historien est d'être véridique, et, malgré qu'il m'en coûte, je dois déclarer à cette assemblée qu'en dépit de toute sa prétendue science, le candidat Aegidius Fauteux a bloqué honteusement son baccalauréat aux examens d'immatriculation de la "**Rosse-qui-dételle**"!⁴ Oui,

³ Société de neuf gastronomes qui se délassent de leurs travaux dans un dîner mensuel.

⁴ Autre société de délassement qui procède à l'admission de ses membres en leur faisant subir un cérémonial d'initiation.

Messieurs, il n'a su répondre à une seule question, soit dans le domaine scientifique, soit dans l'exécution des arts d'agrément, soit dans la composition littéraire, et ce n'est qu'en considération de ses avantages physiques qu'il a pu obtenir, par faveur insigne, un diplôme de "dételage" **minimâ cum laude!**

Heureusement que l'Université de Montréal est moins difficile, puisqu'elle a décidé qu'il est digne du "doctorat ès lettres", et, comme elle n'est pas précisément prodigue de semblables distinctions, nous devons en conclure que ceux qui en sont l'objet méritent au plus haut degré nos acclamations. C'est pourquoi nous nous réjouissons; c'est pourquoi nous en offrons nos très vives félicitations aux deux récipiendaires, et c'est pourquoi je vous invite à lever vos verres à leur santé.

Une telle provocation, mi-sérieuse et mi-badine, tout en restant empreinte de la plus cordiale amitié, exposait l'agresseur à deux ripostes fortement conditionnées. Par bonheur pour lui, Massicotte avait vidé son arsenal de rhétorique un instant auparavant et, comme il avait la réputation de n'avoir jamais prononcé deux discours en une seule journée (sinon en une année), il incombait nécessairement à Fauteux de répliquer aux noms conjoints de leurs doctorats jumeaux.

Voici la façon dont il s'acquitta de ce double mandat:

DISCOURS DE M. AEGIDIUS FAUTEUX

Monsieur le président,

et Bien chers amis,

Je suis sûr que vous vous attendiez tous à voir se lever en ce moment, au lieu de votre humble serviteur, celui que j'appellerai sans hésitation le héros principal de cette belle dé-

monstration, M. E.-Z. Massicotte. Incontestablement en effet, c'est à lui qu'il incombait de traduire le premier les sentiments qu'a sûrement fait naître en son âme un témoignage d'amitié aussi spontané et aussi éclatant, et modérant l'élan de mon propre coeur, je n'avais qu'à attendre patiemment la faveur d'exprimer à mon tour ma gratitude personnelle pour la part que l'on a daigné me faire dans ce même témoignage. Cette préséance appartenait à mon illustre conjoint,

" Et par droit de naissance et par droit de conquête. "

J'espère ne pas trop le contrister et ne pas trop me flatter moi-même en disant que son droit de naissance est assez apparent. Quoique, fort heureusement, il soit encore loin de plier sous le faix, ses épaules n'en portent pas moins dix hivers de plus que les miennes. Ses soixante-neuf ans l'ont déjà fait vénérable tandis que mes cinquante-neuf ans peuvent tout au plus m'avoir fait respectable.

Quant à son droit de conquête, il est peut-être plus évident encore. Autant que vous, je sais combien pâles auprès des siens sont mes pauvres exploits. A toutes les supériorités qu'il avait déjà sur moi, il en ajoute ce soir une toute particulière.

Il est depuis quelques instants un docteur achevé, complet, dûment autorisé à opiner du bonnet, tandis que je ne suis encore moi-même qu'un docteur " in fieri " attendant l'investiture, une sorte de catéchumène dans le portique de l'église.

Croyez bien que, sachant tout cela, je n'aurais pas eu l'imprudence de me lever de moi-même avant lui pour vous adresser la parole. En le faisant, je n'obéis en vérité qu'à son propre désir. Bien plus, ç'a été sa volonté clairement exprimée que les remerciements, que nous vous devons l'un et l'autre pour cette démonstration si sympathique et si franche, fussent fondus en un seul discours qui vous viendrait par ma bouche.

Heureusement vous savez tous que lorsque M. Massicotte se tait, ce n'est jamais parce que les mots lui manquent. On a pu voir tout à l'heure, au cours de l'imposante cérémonie qui a précédé ce dîner, avec quel tact mesuré et avec quel art consommé il sait donner l'expression la plus heureuse à ses sentiments aussi bien qu'à ses idées. A ce que m'a soufflé hier quelqu'un qui dit savoir, la vraie et seule raison qui

l'empêche de récidiver en ce moment et de renouveler notre plaisir, serait qu'à un certain moment de son existence, dans une circonstance restée mystérieuse, il aurait fait le vœu de ne jamais prononcer en un même jour plus d'un discours. S'il a vraiment fait ce vœu — car je le répète, ce n'est qu'un on-dit — je suis sûr qu'il n'aura jamais regretté autant que ce soir de s'être si imprudemment lié.

Quoi qu'il en soit, et sans chercher à approfondir davantage un secret aussi intime, j'ai accepté de vous parler solidairement et conjointement au nom de M. Massicotte et au mien. Il me semble en effet que, talent mis à part, nous avons, mon vieil ami Massicotte et moi, assez de points de contacts, assez de traits communs, pour justifier la confusion, au moins momentanée, de nos deux individualités en pareille circonstance.

Nous avons été élevés à une rue l'un de l'autre dans une petite ville dont peu de vous hélas! ont eu l'occasion de connaître le charme avant qu'elle ne se perdit, il y a déjà quarante ans, dans le grand tout montréalais, je veux dire Sainte-Cunégonde. Nous avons, à des époques en somme assez rapprochées l'une de l'autre, usé sur les bancs de la même école des culottes qui n'étaient certainement pas les mêmes, mais qui devaient se ressembler comme des soeurs; tous deux, avant de tourner définitivement à gauche, nous nous sommes égarés dans les sentiers du droit; chacun à notre tour, nous avons été, avec une assiduité bien inégale, je le reconnais, clerks dans le même bureau; nous avons eu pour patron commun un des maîtres les plus respectés du barreau canadien, cet excellent M. Joseph Adam, qui, hier même, voulait bien me le rappeler, de sa voix un peu chevrotante d'octogénaire, avec une émotion qui m'a vivement touché.

Bientôt infidèles l'un et l'autre à Thémis, pour la même raison d'incompatibilité d'humeur, nous avons, avec un enthousiasme semblable, transféré nos amours à l'histoire, une muse moins revêche et qui souffre aisément ces partages. Enfin, la même Alma Mater nous embrasse ensemble aujourd'hui dans ses bras tutélaires et nous accorde d'un seul geste l'honneur le plus hautement convoité que puisse dispenser sa main généreuse. Si ce n'était trop ambitionner, j'oserais dire qu'il ne nous resterait plus qu'à être canonisés ensemble, plus tard, beaucoup plus tard.

C'est assez dire que nos deux coeurs battent à l'unisson et, dans cette circonstance plus que jamais, résonnent dans la plus complète harmonie. Il est donc à peu près indifférent que la voix de l'un ou de l'autre se fasse entendre pour vous exprimer notre gratitude commune. Peut-être celle de M. Massicotte, plus chaude et aussi plus experte, aurait-elle traduit en formules plus heureuses les sentiments qui nous pressent, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elle n'aurait pas vibré d'une émotion plus intense et que ses accents n'auraient pas été inspirés par une sincérité plus profonde.

Ai-je vraiment besoin de vous dire, mes chers amis, combien nous sommes vivement touchés, mon camarade et moi, de l'honneur que veut bien nous accorder l'Université de Montréal en nous plaçant au nombre de ses docteurs et combien nous sommes également touchés de la spontanéité avec laquelle vous avez voulu, en quelque façon, le ratifier au moyen de cette magnifique et impressionnante démonstration.

Ce geste de notre chère Université et le vôtre qui a suivi, nous ont été d'autant plus profondément au coeur à tous deux que nous ne les avions pas attendus.

Un sceptique, oubliant qu'il est non seulement irrévérencieux mais bien illusoire de corriger en quoi que ce soit le divin Sermon sur la Montagne, a cru pouvoir un jour ajouter une neuvième béatitude aux huit déjà connues, et il l'a fait en ces termes: " Bienheureux ceux qui n'espèrent rien, car leur attente ne sera pas trompée ". L'Université de Montréal vient de prouver une fois de plus que ce trop spirituel écrivain était dans une erreur profonde. Il arrive parfois que l'attente est trompée même de ceux qui n'espèrent rien et nous en sommes ce soir, M. Massicotte et moi, les témoins vivants.

Pas plus que moi, pendant que, tout entier à mes livres, je poursuivais mon ingrate mais néanmoins toujours chère fonction de bibliothécaire, M. Massicotte, j'en suis sûr, pendant qu'il était penché sur ses poudreuses archives, n'a vu venir la tuile dorée qui devait nous tomber à tous deux sur la tête, le plus doucement du monde, j'en conviens, sous la forme d'un bonnet de docteur.

Et pourquoi en effet, nous y serions-nous attendus? Le travail particulier dans lequel une passion commune, quoique

non concertée, nous a fait nous absorber depuis si longtemps, et que l'on nous fait aujourd'hui l'émouvante surprise d'honorer hautement, n'était-il pas à nos yeux précisément de ceux qui portent en eux-mêmes leur propre récompense? En nous enfermant dans l'Histoire, n'avions-nous pas choisi délibérément de vivre avec les morts, dont la société n'est pas aussi morne qu'on le pense et qui, la compagnie présente exceptée, je me hâte de le dire, valent bien les vivants. Oh! l'Histoire, quel pays attachant entre tous et comme je plains ceux à qui il n'est pas donné d'y vivre, sans tumulte, sans vains rêves et sans envie.

Vous connaissez tous la belle invocation aux Lettres de Prévost-Paradol: " Salut, lettres chéries, douces et puissantes consolatrices! Depuis que notre race a commencé à balbutier ce qu'elle sent et ce qu'elle pense, vous avez comblé le monde de vos bienfaits, mais le plus grand de tous, c'est la paix que vous pouvez répandre dans nos âmes. Vous êtes comme ces sources limpides cachées à deux pas du chemin, sous les frais ombrages; celui qui vous ignore continue à marcher d'un pas rapide et tombe épuisé sur la route; celui qui vous connaît, accourt à vous, rafraîchit son front et rajeunit en vous son cœur. Vous êtes éternellement belles, éternellement pures, clémentes à qui vous revient, fidèles à qui vous aime... Qu'il se lève d'entre les morts et qu'il vous accuse celui que vous avez trompé! "

Nous sommes en droit d'adresser la même invocation reconnaissante à l'Histoire dont l'Université a reconnu justement la parenté étroite avec la littérature en faisant des docteurs ès lettres, de deux historiens invétérés, de deux historiens tout court.

Le culte de l'histoire nous avait déjà donné à M. Massicotte et à moi, je le répète, toute la satisfaction que nous pouvions attendre et que nous avons osé espérer; à cette satisfaction intense, profonde et sans prix, la plus haute autorité intellectuelle de notre race veut aujourd'hui ajouter quelque gloire. Nous ne la refusons pas, nous l'accueillons au contraire avec joie.

Jusqu'à quel point ce rayon de gloire qui nimbe aujourd'hui si inopinément notre front ridé, est-il mérité, il ne m'appartient pas de le dire, en ce qui me regarde du moins.

Un de mes amis, qui a beaucoup d'esprit, vous avez re-

connu M. Emile Vaillancourt, me suggérait tout à l'heure de n'opposer qu'un seul mot pour tout discours au geste bienveillant qu'esquisse présentement au-dessus de nos deux têtes l'Université de Montréal. Il aurait voulu que je répondisse: " Monsieur le Recteur, vous avez bien fait ", comme Jean Bart avait répondu: " Sire, vous avez bien fait ", le jour où le roi-soleil lui annonça qu'il l'avait créé chevalier de Saint-Louis. Je n'aurais certes pu mieux dire, s'il ne s'était agi que de mon ami Massicotte dont il a été impossible à M. Pierre-Georges Roy lui-même, malgré son amitié longuement avérée, d'exposer tout le mérite. Mais pour moi, je sais trop que je n'ai pas les mêmes titres à prendre à mon compte la fière réponse de l'illustre marin. Même les élogieuses paroles dont M. Victor Morin a été si prodigue à mon endroit, ne me rassurent pas tout à fait, car elles m'ont soudainement appris sur mon compte trop de bonnes choses que je n'avais jamais soupçonnées jusqu'ici, et je ne peux pas ne pas me demander si mon trop bienveillant panégyriste, sans cesser d'être sincère comme toujours, ne s'est pas laissé emporter trop loin par une vieille amitié.

En parlant ainsi, mes chers amis, je ne voudrais pourtant pas me donner le ridicule de poser à la fausse modestie. Personne d'ailleurs ne voudrait me croire assez avancé dans la perfection, je ne dis pas pour accepter, mais pour exiger qu'on m'oublie. Vous connaissez le vers si fier du grand Corneille?

" Je sais ce que je vaux et crois ce qu'on m'en dit. "

J'avouerai que je n'ai aucune hésitation à m'en approprier la première moitié, et si je n'en fais pas autant de la seconde c'est pour des raisons qui touchent hélas! moins à l'humilité qu'à la prudence. Tout ce que j'ai voulu laisser entendre, c'est que, sans me croire le dernier, où même l'avant-dernier, parmi les soldats de la pensée qui militent sur ce territoire, je n'avais cependant jamais pensé que mes modestes efforts — car je ne parle toujours que des miens — valaient tout le prix qu'on veut bien leur prêter aujourd'hui.

Mais devant tant de grâce, comment ne pas me résigner? A la vérité, personne, je crois, n'apprécie plus hautement que moi-même l'approbation d'une élite et surtout d'un petit nombre d'amis, mettons même d'une centaine, comme ici ce soir. Cent vrais amis, c'est beaucoup; la maison de Socrate

n'en contenait pas autant, et de les avoir pu réunir, même à l'appel de deux noms, il y a de quoi être fier.

Quant à moi, et je suis sûr que M. Massicotte pensera de même, je n'ai jamais mieux compris que ce soir la belle pensée de Vauvenargues: " Les premiers feux de l'aurore ne sont pas plus doux que les premiers regards de la gloire. " Ces premiers regards de la gloire, puisque gloire il y a, nous atteignent bien loin de notre aurore, presque à la veille de notre couchant, mais ils n'en réchauffent que davantage nos vieux cœurs.

C'est vraiment un honneur insigne que l'Université a bien voulu nous accorder et je ne devrais pas avoir besoin de dire que nous l'apprécions tous deux à sa plus haute valeur. Nous l'accueillons avec toute la joie et toute la reconnaissance que l'on est en droit d'attendre de nous.

Une des satisfactions qu'il nous apporte est de faire enfin cesser une longue usurpation du titre de docteur dont on aurait pu nous accuser et qui était cependant tout à fait involontaire. Depuis de longues années en effet, à la Société royale et ailleurs, nos bons amis les Anglo-Canadiens chez qui tout le monde est docteur, comme au Kentucky tout le monde est colonel, ne démordent pas de nous appeler à tour de bras Dr Massicotte ou Dr Fauteux. Au commencement nous avons essayé de leur faire entendre que c'était là pour nous un honneur immérité, mais rien n'y a fait. Je le dis modestement, personne d'entr'eux n'a jamais voulu nous croire. Aujourd'hui, grâce à vous, M. le Recteur nous pourrons enfin lever fièrement la tête et, chacun de notre côté, dire en italien à ces excellents Anglais: "**Anch'io, son' dottore**", moi aussi, je suis docteur.

Mais je m'empresse de le reconnaître, ce n'est encore là qu'une satisfaction d'un ordre bien inférieur. Il y en a une autre plus élevée et à laquelle vous ne douterez pas que nous attachons plus de prix. Je veux parler de la reconnaissance en quelque sorte officielle dont le titre rare et précieux de docteur couvre aujourd'hui les travaux auxquels nous avons voué toute notre vie, et consacré toutes nos forces. Ces travaux, entrepris et poursuivis avec amour, étaient notre modeste contribution au grand oeuvre de l'édification nationale. Vous nous donnez aujourd'hui la joie d'apprendre qu'à votre jugement ils n'ont pas été inutiles.

Si nous en avions jamais attendu quelque récompense, il nous eût été impossible d'en rêver de plus belle et de plus consolante que celle qui nous échoit aujourd'hui.

Au nom de M. Massicotte et au mien, je remercie donc du fond du coeur l'Université de Montréal, son très digne Recteur, et avec lui le Conseil de la Faculté des Lettres, du témoignage vraiment précieux qu'elle vient de nous accorder, témoignage qui nous touche profondément et dont nous ne perdrons jamais le souvenir.

Je remercie enfin avec la même cordialité et avec la même effusion, tous ceux qui sont ici présents et qui ont daigné nous entourer, dans cette circonstance, de leur reconfortante sympathie.

Merci, Messieurs, mille fois merci.

Rarement la grande salle du Cercle Universitaire a été témoin d'un entrain d'aussi bon aloi que celui qui a marqué cette fête de l'amitié. Les convives avaient pris place aux tables au hasard des rencontres, et, comme tous les participants étaient unis par un sentiment de sympathie commune à l'adresse des lauréats du jour, une atmosphère de cordialité régna jusqu'à l'heure fixée pour la clôture.

Il avait été décidé, au cours de l'organisation, que trois discours seraient seuls prononcés, et malgré le désir de chacun d'exprimer ses sentiments aux récipiendaires, cette règle fut sévèrement observée.

Qu'on aille prétendre, après cela, que les Canadiens sont des bavards incorrigibles!

Il nous reste à noter, à titre documentaire, la liste des amis présents à cette fête, et même de ceux qui se sont trouvés dans l'impossibilité de s'y rendre; nous l'avons établie dans l'ordre alphabétique.

LISTE DES PERSONNES QUI ONT ASSISTÉ
AU BANQUET MASSICOTTE-FAUTEUX,
au Cercle Universitaire,
le 7 mai 1936

ACHARD, Eugène	FAUTEUX, Aegidius
ARCHAMBAULT, Conrad	FAUTEUX, Hon. André
ATHERTON, Dr Wm H.	FAUTEUX, J.-Noël
AYOTTE, Alfred	FAUTEUX, J.-A.
	FERLAND, Albert
	FONTAINE, Henri
BAKER, W.-A.	
BARBEAU, Marius	
BEAUGRAND-CHAMPAGNE, A.	GAGNON, Arthur
BEAULIEU, J.-A.	GAGNON, abbé Maurice
BEAULIEU, L.-E.	GODIN, Vincent
BELLY, Eugène	GUILBAULT, Fernand, C. S. V.
BOVEY, Wilfrid	
BRASSARD, Téphosphore	HEBERT, Casimir
RRISEBOIS, Napoléon	
BRUCHESI, Jean	JASMIN, Damien
	JASMIN, abbé Henri
CARBONNEAU, J.-B.	
CARON, J.-M.	LAGACE, J.-B.
CHAGNON, Dr E.-P.	LALIBERTE, Alfred
CHARBONNEAU, Gaston	LARUE, J.-A.
COMTE, Henri	LAVERRIERE, Frank
COUPAL, Isidore	LEFEBVRE, Jean-Jacques
	LEROUX, Henri
DANSEREAU, Joseph	LETONDAL, Arthur
DE GRANDPRE, R. P.	LEVESQUE, Albert
DE LA BRUERE, Montarville Boucher	L'HEUREUX, Geo.
DELFOSSÉ, Georges	LIGHTHALL, W. D.
DEMERS, Hon. Juge Philippe	LUSSIER, Geo.-E.
DESJARDINS, Lucien	
DESROCHERS, abbé René	MALCHELOSSE, Gérard
DESROSIERS, abbé L.-A.	MARSAN, G.-A.
DESSAULLES, C.	MASSICOTTE, E.-Z.
DORE, Victor	MASSICOTTE, Jean-M.
DUBEAU, Dr Eudore	MAURALT, Olivier, P. S. S.
DUBOIS, abbé Nazaire	MAYRAND, Oswald
DUCAP, W.	MORIN, André
DUCHARME, Gonzague	MORIN, Victor
DUPUIS, chanoine J.-N.	

CORRIGENDA

Ajouter à la liste des convives présents au dîner Massicotte et Fauteux
les noms de:

BARRIERE, L.-A. FAUTEUX, Francis

Et corriger l'orthographe des noms de:

BELLAY, Eug., au lieu de BELLY
BRISEBOIS, Nap., " RRISEBOIS

NADEAU, Jean-Marie
NANTEL, Maréchal

PARIZEAU, Gérard
POIRIER, J.-N.

RAYMOND, Paul-Marcel
RENAUD, L.-A.
ROY, Elzéar
ROY, F.-X.
ROY, Pierre-Georges

SAINT-PIERRE, Arthur

TREMBLAY, Arthur
TREPANIER, Léon

VAILLANCOURT, Emile
VALIQUETTE, Emile
VALLEE, Arthur

YON, R. P. Armand

LETTRES D'EXCUSES

des personnes qui n'ont pu prendre part
au Dîner Fauteux-Massicotte

BENOIT, R. A.
BIRCH, Geo. H. Wyrley
BOURQUE, Emmanuel

CARON, abbé Ivanhoé
CHASE-CASGRAIN, Hon. A.
CHAPAIS, Sir Thos.

DECARY, Alphonse
DELAGE, Hon. Cyrille F.

FABRE-SURVEYER, Hon. Edouard
FAUTEUX, E.

GAGNON, Hon. O.
GOSSELIN, Mgr Amédée
GOUIN, Paul

HEBERT, Maurice

LACASSE, Abbé Arthur
LANCTOT, Gustave
LAPLANTE, Rod.

LAREAU, Jules
LEFEBVRE, P.-H.
LETOURNEAU, Hon. Séverin
LOMER, A.-R.

MAGNAN, C.-J.
MAURICE, Abbé J.-O.
MELANÇON, Claude

PAQUET, Mgr Louis-Ad.
PATENAUDE, Hon. Es.-L.
PERRIER, Hector
PERRIER, Abbé Philippe

REMILLARD, J.-L.-P.
RIVET, Hon. L.-A.
ROBILLARD, M. le Juge J.-A.
ROSS, Mgr F.-X.
ROY, Mgr Camille

TASCHEREAU, Hon. L.-A.

VILLENEUVE, Son Em. le cardinal

CHAPITRE TROISIÈME

JEAN-BAPTISTE LAGACÉ

DOCTEUR D'UNIVERSITÉ

Nous venons de relater le couronnement officiel de l'apostolat littéraire et historique de deux amis cheminant côte à côte dans le sentier de la vie; un troisième apôtre, un précurseur dans les sphères artistiques celui-là, méritait au même titre qu'on apprécîât le dévouement de toute une vie consacrée à la culture du Beau parmi ses compatriotes.

Aussi, lorsque l'on apprit que **Jean-Baptiste Lagacé** allait être honoré du diplôme de **Docteur d'Université** à la promotion du 29 mai 1936, la nouvelle en fut accueillie avec un sentiment de vive satisfaction par les admirateurs de son oeuvre.

La collation solennelle des grades universitaires fut faite au théâtre Saint-Denis en présence d'un nombreux auditoire comprenant les membres des facultés et écoles, les parents et amis des divers lauréats. Voici en quels termes le recteur de l'université commenta l'octroi de ce doctorat:

COLLATION DU DOCTORAT D'UNIVERSITÉ par M. LE RECTEUR MAURALT.

M. JEAN-BAPTISTE LAGACÉ

M. Jean-Baptiste Lagacé est né à Montréal, sur le territoire de la **Paroisse**, dans les dépendances de Notre-Dame. Enfant, il a connu les moindres coins de l'immense église, de la cave au sommet des tours. La Providence a voulu que ce fût lui qui dessinât les verrières historiques mises en place après le centenaire.

Ses études classiques terminées au collège de Montréal et au collège Sainte-Marie, il étudia le dessin avec M. Dyonnet et à l'Art Association.

Cette préparation ne fut pas sans fruit. M. Lagacé se fit professeur d'art à l'Union Catholique, au Cercle Ville-Marie, à travers la province. Pionnier de cet enseignement dans le pays, il fonda à l'Université la chaire qu'il n'a pas cessé d'occuper depuis trente-cinq ans. Ce cas est sans doute rarissime sur ce continent. M. Lagacé a beaucoup contribué à former le goût artistique de ses concitoyens par ses leçons à la Faculté. Cette action bienfaisante, il l'a étendue par son enseignement aux étudiants de la Faculté de Chirurgie Dentaire, de l'Ecole des Beaux-Arts, de l'Ecole Normale, et des écoles primaires de la ville: il est même devenu directeur de l'enseignement du dessin dans la Commission scolaire de Montréal.

Professeur de cours d'art à la Société Saint-Jean-Baptiste, il a aussi exercé une influence artistique sur nos groupes ouvriers. Enfin, par la part qu'il prend à l'organisation des magnifiques processions de notre fête nationale, il montre qu'il sait associer à ce culte de l'art l'enseignement par l'image de notre histoire nationale.

La carrière de M. Lagacé aura été féconde et d'un caractère unique chez nous. C'est pourquoi l'Université de Montréal, par la voix de son Recteur, ancien élève de M. Lagacé, se déclare heureuse de lui conférer le **Doctorat de l'Université, honoris causâ**, avec tous les privilèges qui en dépendent.

Mais Lagacé n'est pas seulement artiste; bien qu'il s'en défende, il est également homme de lettres; le style et la haute tenue de ses conférences le prouvent surabondamment. On se souvient encore de certain discours d'ouverture au Cercle Universitaire, avant que les sept vaches maigres de la dépression soient venues mettre un terme à cette charmante tradition, (de même qu'au service de nos traitements de professeurs, plus maigres encore), et c'est assurément ce qui lui valut l'honneur d'être appelé à se faire l'interprète des nouveaux docteurs, dans cette séance de collation de grades, pour en remercier les autorités universitaires. Voici le texte de son allocution:

REMERCIEMENTS DE M. J.-B. LAGACÉ

Excellence,¹

Monsieur le Recteur,

Facile autant qu'agréable serait la tâche qui m'est confiée si je n'avais à remercier l'Université qu'en mon propre nom. Le souvenir d'un indéfectible dévouement lui ferait peut-être excuser, sans toutefois la justifier, l'insuffisance de mes paroles. — Mais en me faisant l'interprète des autres bénéficiaires de sa munificence, je cours le risque, je le crains, de n'être que l'écho infidèle de leurs pensées et de leurs sentiments.

Si encore il ne s'agissait que de messieurs Fauteux, Roy et Morin, passe encore; les bons vieux mots d'usage courant pourraient suffire à la rigueur à exprimer la nature quelque peu rude de leur virile reconnaissance.

Mais il en va différemment du moment que je me dois, avec les pauvres couleurs de ma palette, de rendre les subti-

¹ Monseigneur A.-E. Deschamps.

les nuances des sentiments que doivent éprouver de nobles femmes élevées et grandies à l'école de la charité. La révérende soeur Allaire et madame Beaubien me pardonneront sûrement la déception que je leur cause, si seulement elles doignent accepter cet aveu de mon inhabilité à m'acquitter d'une mission aussi délicate, comme l'hommage respectueux de ma profonde admiration.

Nous avons tous le sentiment très net, veuillez le croire, monsieur le Recteur, que l'Université en nous élevant à la dignité de docteur "honoris causâ", a voulu bien plus rendre témoignage à l'idée dont nous sommes les zélés serviteurs que récompenser nos humbles mérites. Chacun de nous, dans sa sphère respective, a fait à l'oeuvre de son choix le don total de son intelligence et de son coeur, prenant à son compte la belle devise d'Annunzio: "J'ai ce que j'ai donné". C'était déjà pour nous une richesse à laquelle l'Université ajoute aujourd'hui un titre d'une valeur inestimable.

Quelqu'un a écrit: "Il arrive que la lumière éclaire quelque fois celui qui tient le flambeau".² Cela arrive, mais c'est sans importance; car, dans la course au flambeau, le flambeau est tout, le coureur n'est rien. L'honneur et l'ambition de celui-ci, n'est-ce pas de porter le plus loin possible la flamme qui lui est confiée, flamme de la charité qui console et sauve, flamme de la science qui dissipe des ténèbres, flamme de l'art qui, au bord des âmes, fait se lever l'aurore de la beauté?

Qu'importe après cela que, son pied heurtant une pierre, il s'affaisse épuisé, à bout de forces! La contagion de son exemple aura été telle que cent mains se tendront pour ramasser le flambeau tombé et l'on verra alors le vainqueur, l'élu, beau de sa jeunesse et de sa vaillance, les yeux tout remplis de son rêve, reprendre en chantant la course vers l'Idéal.

Cette très vieille histoire, Mesdames et Messieurs, c'est toute l'histoire de l'Université.

² Extrait d'une lettre de félicitations, de M. Beaugrand-Champagne.

BANQUET LAGACÉ

Cette nouvelle distinction, survenue depuis la fête Massicotte et Fauteux, comportait par surcroît, pour leurs amis communs, un avantage très appréciable: celui de se réunir à nouveau pour complimenter le troisième docteur et déguster, en agréable compagnie, les mets savoureux du Cercle Universitaire.

Mais un obstacle imprévu se présentait ici. D'un côté, le nombre des disciples que Lagacé avait initiés aux beautés de l'Art pendant près de quarante ans de professorat aurait exigé des préparatifs longs et formidables, et d'autre part la "rétivité" du Maître à l'endroit des "grandes machines" nous posait comme condition de restreindre cette manifestation à une fête intime.

L'événement eut lieu le 2 juin 1936, dans la petite salle du Cercle Universitaire. En serrant un peu les rangs, nous pûmes asseoir 38 convives à une longue table où, pas un moment, l'entrain ne fit défaut. Par groupes de quatre, six ou huit, les conversations s'échangeaient, montaient, fusaient, souvent d'une extrémité de la salle à l'autre, jusqu'à ce que l'organisateur de la fête, remplissant les fonctions de Maître des Cérémonies, déclarât que, pour rester dans la note originale si chère à notre hôte, sa santé serait en premier lieu portée par le recteur de l'université dans une "Ode" en vers libres,

Par la prose mités,

dont l'abbé Maurault nous fit lecture en ces termes:



ODE À LAGACÉ

Docteur et Cher Ami,
 Pour fêter le diplôme, à vous par moi livré,
 On nous a ce soir réunis.
 Pourtant j'avais fait votre éloge,
 Et vous aviez modestement

Répondu :

" J'ai ce que j'ai donné ",
 Citant d'Annunzio, mais traduit en français.
 N'ai-je donc pas été complet,
 Que l'on veuille recommencer?
 Qu'est-ce donc que l'on va trouver
 De nouveau
 A nous dire de vous;
 Et qu'allez-vous répondre
 Pour être plus modeste encore?

* * *

Revêtu de la toge aux couleurs symboliques
 Devant moi vous vous teniez;
 Tandis que magnifique
 Ma robe de charmeuse aux teintes amarantes
 Eblouissait vos yeux.
 On épingla sur votre épaule l'épitoge;
 Vous signâtes le Livre d'Or,
 Vous reçûtes votre diplôme,
 Et vous vous retirâtes.
 Ployé sous cet amas de gloire.

* * *

Que peut-on
 Autour de cette table aux verres déjà vides,
 Faire de plus
 Et de mieux
 Ce soir?
 Rappeler de vos premiers ans
 La candeur?
 Je l'ai fait.



Raconter ce que furent
Au Collège de Montréal,
Au Collège Sainte-Marie,
Vos prouesses?
Je les ai dites...
Montrer que des arts les arcanes
De Dyonnet vous apprîtes?
Ne l'ai-je point montré?
Peut-être nous va-t-on répéter cette histoire:
Que par les routes de notre Province
Vous alliez,
Enseignant la beauté aux travailleurs du sol
Et préparant ainsi les leçons didactiques
Que vous iriez bientôt, à l'Université,
Du haut d'une chaire, répandre:
Je le veux bien!

* * *

Depuis trente-cinq ans et peut-être trente-six,
Devant des auditeurs sans cesse renaissants,
Vous enfillez les noms d'Appelle
Et de Praxitèle,
Sans oublier Phidias et son Parthénon,
Et vous passez ensuite à Rome,
" Rome l'unique objet de nos ressentiments. "
Après les cirques et les basiliques,
Les ponts et les arcs de triomphe,
Viennent les cathédrales
Et tous les gauches Primitifs.
C'est ensuite l'Angelico
Et Raphaël et Michel-Ange;
La procession des Espagnols,
Des Hollandais et des Français,
Et des Flamands aussi;
Et les eaux-fortes de Dürer
Et les portraits de Gainsborough...
Et puis vous traversez les mers
Sur " Normandie "
Ou " Queen Marie ",
Pour étudier les arts de la jeune Amérique:
Gratte-ciels, réfrigérateurs,
Elévateurs à grain ;

Murailles de Sargent, reliefs de St-Gaudens;
 Puis outre quarante-cinquième:
 Tableaux de Plamondon
 Sculptures de Jobin, ou de Laliberté;
 Vous dites tout:
 (Oh! ma tête!)
 Vous en avez des pages et des pages.
 Oui, depuis plus d'un quart de siècle,
 Vous faites
 Chez nous
 L'Histoire de l'Art:
 Monsieur Lagacé,
 Assez!
 Assez!

Vous avez certes bien gagné vos épaulettes,
 Et je veux maintenant boire à votre santé.

* * *

Si mes vers n'ont guère de rime,
 Du moins disent-ils bien tout ce qu'ils veulent dire.
 Ce soir, pour vous rendre hommage,
 Ils ont voulu rester libres,
 Sachant que la liberté
 Est votre plus cher trésor.
 Dans leur rythme fantaisiste
 Ils vous disent l'amitié,
 L'admiration et la vénération
 Dont nos coeurs sont débordants
 Pour vous.
 Cher Monsieur Lagacé,
 Assez,
 Assez
 De compliments:
 Buvons!

Inutile de dire que cette oeuvre poétique fut
 accueillie avec enthousiasme; elle était bien dans la
 note de la soirée et son auteur, déjà connu par ses

activités de **Président Perpétuel de la Société Philologique pour la Diffusion de l'Imparfait du Subjonctif parmi les Canadiens de Langue Française en Amérique**, aurait-il oublié de signer ce poème que nous le lui eussions attribué sans hésitation.

Il appartenait à un ami de vieille date comme Emile Vaillancourt, docteur de l'université de Caen, révélateur de la **Conquête du Canada par les Normands**, de mettre en lumière l'homme et l'oeuvre que nous venions fêter en portant la "santé de notre hôte". Il lui devait bien cela d'ailleurs pour avoir été naguère bercé sur ses genoux (il est vrai qu'il y avait quarante ans de cela), et pour avoir puisé à son école ce sentiment artistique dont il a donné la preuve dans **Une maîtrise d'Art au Canada**.

Voici de quelle façon il sut s'acquitter de cette fonction:

SANTÉ DE NOTRE HÔTE

(par M. Emile Vaillancourt, Univ. D.)

Monsieur le Recteur,

Mon cher ami,

Messieurs,

Il y a un mois à peine, nous étions réunis pour fêter, en la personne de Messieurs Massicotte et Fauteux, la grande et la petite histoire. Aujourd'hui, l'amitié nous réunit de nouveau pour rendre hommage au mérite de l'un des nôtres qui, dans une sphère différente, s'est également révélé un précurseur et que l'Université vient d'élever sur le pavois en lui conférant le titre de docteur "honoris causâ".

Il appartenait à ses amis de toujours de prendre l'initiative de cette fête intime, puisque notre hôte dans son humi-

lité s'effrayait d'une démonstration qui eût revêtu un caractère public. De ce fait, beaucoup de ses disciples et de ses obligés regretteront d'avoir été ainsi frustrés de l'occasion de lui témoigner leur admiration et leur reconnaissance.

* * *

Le titre de docteur a été de tout temps, sous une forme ou sous une autre, l'objet de l'ambition de tous ceux qui aspiraient à s'illustrer dans quelque branche du savoir humain. On sait de quel prestige il jouissait au moyen-âge. La Renaissance n'y attacha pas un moindre prix. De nos jours, il est la suprême consécration d'une haute culture.

Dans les pays latins, allemands et anglo-saxons, ce titre envié confère à qui le décroche une notoriété qui lui assure un rang honorable dans la société. Chez nous, j'ai le regret de le constater, il ne jouit pas d'une telle considération; et il en sera ainsi aussi longtemps que les puissances d'argent seront les seules à éblouir et à dominer.

Et pourtant, l'on devrait savoir ce qu'il en coûte de longues et laborieuses études à quiconque prétend le conquérir de haute lutte. Le directorat, quoiqu'on en ait dit, ralliera toujours plus d'aspirants que le doctorat,³ car, après tout, il n'exige que l'épreuve d'une élection. D'autre part, l'Université, dans des circonstances extraordinaires, se plaît à honorer de ce titre les hommes d'action ou de pensée qui, par leur dévouement à la chose publique ou leur contribution aux lettres et aux sciences, ont travaillé au bien-être matériel ou au progrès spirituel de la collectivité. C'est le cas de notre cher ami. Il n'a pas "gagné ses épaulettes" par un fait d'éclat isolé, mais par la répétition d'actes journaliers et persévérants qui rendirent possibles des réussites qui, sans cette longue préparation, n'auraient jamais pu être réalisées.

Trop souvent dans le succès on méconnaît, on rejette dans l'ombre les artisans qui en ont tissé la trame et il arrive plus souvent qu'autrement que les couronnes s'égarent sur des fronts vaniteux d'une gloire usurpée.

C'est de tout cela dont l'Université s'est souvenu en ré-

³ Allusion à la boutade du premier ministre Taschereau, lors du dîner Massicotte et Fauteux le 7 mai précédent.

compensant en vous l'effort de toute une vie au service d'une grande idée.

* * *

Au reste, votre carrière n'a été qu'une périlleuse aventure. Au sortir du collège, vous vous êtes détourné des chemins battus pour vous engager dans la voie étroite et difficile de l'art. Mais bientôt des obstacles insurmontables arrêtaient votre élan; car, à cette époque, l'espèce n'était pas connue de ces Mécènes élégants qui fournissent aux audacieux les moyens d'aller jusqu'au bout de leur rêve. C'est alors que vous avez compris cette élémentaire vérité, trop oubliée, que l'art, ce grand luxe des sociétés policées, ne saurait être en demande dans une société à peine organisée que s'il existe d'abord une élite capable d'en apprécier la valeur.

Cette élite, vous l'avez créée par votre enseignement, j'allais dire par votre prédication. Elle existe et ce qui le prouve, c'est que l'art n'est plus le pâle invité d'autrefois à la table de l'esprit, mais l'hôte fêté, honoré, qui avec vous, ce soir, en occupe la première place.

Sans doute, dans votre apostolat vous n'avez pas toujours été un modèle de patience évangélique et plusieurs de vos mots cruels vous ont mérité plus d'un ennemi, ce dont tout le monde ne saurait se flatter. Mais vous aviez de qui tenir. Au fait, est-ce que vos ancêtres ne venaient pas de La Rochelle, cette forteresse des Huguenots, qui donna tant de fil à retordre à Richelieu? Il n'est donc pas étonnant que, toute votre vie, vous ayez été un "protestant", ennemi juré de la laideur, de la lâcheté et de la bêtise. Et c'est précisément ce trait de votre caractère qui lui donne tant de pittoresque.

Toutefois, ce serait mal vous connaître que de voir en vous l'un de ces démolisseurs qui trouvent je ne sais quel sadique plaisir aux ruines accumulées. Loin de là. Vous n'avez jamais cessé de prêcher que détruire n'est qu'une vilaine action si à la place de ce qu'on détruit l'on ne fait surgir un peu de beauté.

Accablé de besognes disparates et souvent pénibles, vous vous êtes prodigué sans compter, le devoir consistant pour vous à en mettre toujours un peu plus. Et le soir venu, on vous retrouvait dans les cercles d'études, les cénacles littéraires, les comités d'organisation, ici, là, partout où votre influence pouvait s'exercer, partout où vous pouviez jeter la

semence de votre parole porteuse d'idées... Et vous vous étonnez après cela, mon cher ami, que de tous côtés lèvent et mûrissent des moissons. Homme de toutes les initiatives généreuses, votre nom était de ceux auxquels on pensait tout d'abord lorsqu'il s'agissait de lancer un projet ou de déclencher un mouvement. La vieille garde peut en témoigner. N'est-ce pas à vous, dans l'ordre patriotique, que nous devons l'émouvante, l'inoubliable manifestation du 29 mai 1910, du 250^e anniversaire de l'exploit du Long-Sault; puis l'enthousiaste campagne de souscription et la solennelle inauguration du monument Dollard; puis encore, le projet ajourné seulement, du moins nous l'espérons, d'un tombeau à Montcalm; puis enfin, ces artistiques spectacles de la fête nationale succédant aux grotesques parades du passé, bien qu'en toute justice l'on doive en attribuer l'idée première à votre vieil ami Massicotte. Et j'en passe, tant variées et nombreuses ont été vos activités.

Dans le domaine éducatif vous n'avez pas été moins agissant. Vos nombreux élèves de l'Université, du Monument National, de l'Ecole Normale, du Plateau, des collèges et des couvents où vous conduisit votre renommée, voire même de l'Ecole des Beaux-Arts où tout ne vous fut pas d'une joie sans mélange, se souviennent de ce que votre "éternelle jeunesse" a mis de neuf, de joyeux, de vivant dans la monotonie et la routine de leur vie dévorée d'ennui.

Mais vous avez fait davantage et c'est à mon ami distingué, Victor Doré, qu'il appartiendrait de louer, comme il convient, le rôle éminent que vous avez joué et que vous continuez à jouer à la Commission des Ecoles Catholiques. Aux tout-petits vous avez par le dessin révélé les beautés cachées des choses et donné des ailes à leurs songes. Ainsi toujours, la tête parée de jolis rêves et de charmantes fantaisies, vous vous êtes dépensé pour toutes les causes belles, nobles et désintéressées.

Je n'en finirais pas, mon cher ami, de blesser votre incurable modestie, si après avoir louangé la brillante carrière de l'artiste et du professeur, je m'employais à raconter l'ami fidèle, le chef de famille dévoué, le citoyen intègre que vous avez toujours été.

C'est vous qui disiez: " Lorsque je reçois une facture, je ne suis tranquille que lorsque je l'ai acquittée, mon éducation

sur ce point ayant été faussée ". Ce mot vous peint tout entier. Soyez tranquille. Vous vous êtes acquitté de tous vos comptes et l'Université en vous décernant le doctorat a acquitté en partie le nôtre. L'honnêteté de l'esprit et du coeur a été votre qualité par excellence. Elle était de tradition dans votre famille, car votre père jouissait parmi ses concitoyens d'une réputation de probité passée en proverbe.

Aussi, à son tour, votre fils peut-il être orgueilleux d'un tel père et nous, Messieurs, d'un tel ami. Et c'est dans cet esprit que je lève mon verre à la santé de M. J.-B. Lagacé, officier d'Académie, maître ès arts de l'Université Laval, et docteur " honoris causâ " de l'Université de Montréal.

Ce tableau, si fidèlement brossé, d'une carrière que nous avons suivie et admirée dans ses plus infimes détails, allait-il provoquer une protestation de l'éternel " protestant " mis en cause, ou s'il allait se borner à le signer?

Nous nous abstiendrons de commenter la réponse en laissant au lecteur le soin d'en juger :

RÉPONSE DU LAURÉAT

Monsieur le Recteur,

Messieurs et chers amis,

Daniel Riche, qui vient de mourir, divisait la vie en cinq étapes qu'il définissait ainsi : à 20 ans, l'âge du plaisir et de l'amour ; à 30 ans, l'âge de l'effort physique et moral ; à 40 ans, l'âge de l'établissement et de la famille ; à 50 ans, l'âge de l'ambition et de la réussite ; à 60 enfin, l'âge des honneurs, des récompenses... et du repos.

Le grand honneur que vient de me conférer l'Université, honneur qui est la plus haute récompense que puisse ambitionner un professeur, suffirait, à défaut d'un autre témoignage jalousement gardé par mon vieil ami, Massicotte, à me rappeler que j'ai dépassé le cap de la soixantaine d'où,

sur d'autres mers, l'on découvre le havre bien abrité de la retraite honorable. Tout résignés que nous soyions à notre destin,

" Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un " bon " jour? "

Il y a à peine un mois, à l'issue d'un banquet où, — moutarde après dîner, — j'avais fait les frais d'une causerie, Victor Doré prononçait un tel éloge de mes humbles mérites qu'en dépit de la confusion dans laquelle je me sentais sombrer, je ne pouvais me défendre d'admirer le don d'illusion que possède un cœur pour qui l'amitié est la plus sacrée des fidélités. Ce soir, c'est au tour de cet autre illusionniste qu'est Vaillancourt, de récidiver et de charger ma mémoire de la plus lourde des renommées... et j'ai bien lieu de m'en alarmer lorsque, autour de cette table, j'aperçois tant de sévères historiens, notamment cet Aegidius Fauteux dont le front barré de trois rides de doute ne me dit rien qui vaille pour l'avenir de ma gloire.

Messieurs et chers amis, laissez-moi immédiatement vous remercier tous d'un mot, d'un seul où je veux mettre toute mon émotion et ma reconnaissance: " Vous êtes de bien chic types "...

Maintenant que, selon mon incurable habitude, paraît-il, je me suis acquitté de cette dette, permettez-moi, pour faire taire les scrupules des dénicheurs d'erreurs historiques, de rétablir la vérité, ma vérité, qu'a si brillamment romancée l'unique normand au monde qui le soit à ce point.

Je suis né en novembre d'une vague année de la préhistoire, à l'ombre des tours de Notre-Dame, à quelques pas d'une caserne de grenadiers royaux: ce qui explique pourquoi il y eut toujours dans mon âme des sonneries de cloches et des éclats de trompettes.

Mon enfance s'écoula dans une atmosphère de paix, de sérénité et d'amour. Vous avez eu la délicate pensée d'évoquer le souvenir de mon père. Messieurs... j'avais aussi une mère!

Enclin à la rêverie, pour un rien ou rien du tout, je passais de la joie la plus folle au plus navrant abattement. Ainsi, de ce mélange de coups de soleil et de giboulées se tissa ce brouillard de mélancolie qui traîne dans les basses vallées de ma pensée. Seulement, comme j'ai la pudeur de mes senti-

ments profonds, je dissimule sous le rire et le sarcasme ce qui pleure ou saigne en moi. On a pris prétexte de cette gaieté factice et bruyante pour m'accuser de manquer de sérieux, de n'être pas le monsieur à l'approche de qui l'on sent le besoin d'enlever son chapeau comme au passage d'un corbillard. Que voulez-vous? chacun a sa manière d'entendre la vie et de se composer son personnage. Moi, j'ai mis une sorte de coquetterie à ne pas paraître profond à force d'être ennuyeux. C'est une attitude, mais ce n'est pas celle d'un arriviste.

Ce fut à l'école Saint-Laurent * que je commençai à apprendre à mal parler et à mal écrire: c'est ce, du reste, que j'ai le moins oublié. Imbus du préjugé que les oiseaux chanteurs sont promis aux cages dorées, mes parents me coffrèrent au collège de Montréal où je compris tout ce qu'il peut y avoir de tristesse et d'ennui dans des corridors qui n'en finissent plus de l'être. Le régime cellulaire menaçant de me faire perdre mes dernières plumes, je fus remis au collège Sainte-Marie pour y faire les plus inhumaines des humanités.

J'avais vingt ans lorsque sur un "ticket of leave" je recouvrai enfin ma liberté. Il était temps; car, comme il advint au père de Jules Vallès, mon coeur achevait d'être écrasé entre les pages des auteurs macabres et des philosophes sinistres. — On conçoit, après cela, à quel point je sortais BA de cette dure épreuve.

Armé de ce certificat d'idiotie, je pouvais prétendre en conquérir de plus authentiques à l'École de droit ou de médecine; mais je préférerai ne pas "aliéner" au moins ma liberté et je pris la clef des champs, errant à l'aventure par des chemins qui ne menaient nulle part.

Comme le diable de l'art ne cessait de m'induire en tentation, je poussai la porte de la Art Association où je m'entraînai consciencieusement à faire des croûtes. J'y eus des succès. Seulement, c'était à l'époque où sévissait la plus scandaleuse des prospérités; tout le monde ne se nourrissait plus que de mie et les croûtes étaient jetées à la poubelle. Je con-

* Angle des rues Lagauchetière et Cotté, site de l'immeuble des LeMoynes de Maricourt, nommé par eux "Près-de-ville", et plus tard acheté par le bourgeois Gabriel Cotté. (Voir l'article de E.-Z. Massicotte, dans le *Cahier des Dix*, no. 1).

nus cet honneur et cette indignité au propre, si l'on peut dire, sûrement au figuré.¹

Pris de dégoût, je m'enfonçai dans la forêt vierge à la recherche de la civilisation. Je marchai des mois, des années, au hasard des sentiers dont quelques-uns gardaient encore l'empreinte des pas de cet autre chemineau qu'a été Napoléon Bourassa. Mais un jour, à la vue de la clarté de plus en plus grande qui descendait des branches, je compris que j'allais atteindre l'extrême limite de la forêt que j'avais troublée de ma solitude et de mon silence et que le rideau allait se déchirer sur un nouvel inconnu... Eh! bien, au lieu du spectacle attendu, je me heurtai à une haute muraille tapissée de haut en bas de toutes les lianes de l'ignorance. Ça valait bien la peine d'avoir tant cheminé et tant peiné pour échouer ainsi si près de la pleine lumière, au seuil du vaste espace. Cependant, comme j'étais résolu à ne pas m'avouer vaincu et à ne pas revenir sur mes pas, au lieu de m'asseoir sur une roche moussue et d'écrire un volume de vers en attendant l'intervention des trompettes de Jéricho, je me mis à crier de toutes mes forces: " Ici, il y a un mur! Ici, il y a un mur! "

La forêt s'emplit d'une étrange rumeur. Pendant des jours et des jours, je répétais mon monotone refrain! " Vox clamantis in deserto ". Mais voilà que par un beau matin de printemps surgit de je ne sais où, un groupe de jeunes et enthousiastes éphèbes qui me demandèrent, comme dans la chanson, ce que j'avais à tant crier. Je leur montrai l'obstacle... Alors, ce fut admirable! Armés de branches, de pierres pointues, de je ne sais quoi encore, ils se ruèrent sur la muraille stupide, en descellèrent les pierres les unes après les autres, si bien qu'ils finirent par y pratiquer une brèche qui, élargie par la suite, permit beaucoup plus tard aux écoles d'art et aux concerts symphoniques d'y passer... Mais pour l'instant, c'était l'émerveillement. Sous nos yeux ravis, se déroulait la plus luxuriante des plaines. Des massifs de fleurs d'une variété infinie et des bouquets d'arbres de toutes les essences jaillissaient des pyramides, des frontons de marbre, des clochers ajourés, des dômes resplendissants et, fermant l'horizon, se dressait un rocher escarpé couronné d'un temple en ruines dont les colonnes se tendaient sur l'azur du

¹ Allusion à l'étrange aventure arrivée à l'une de ses oeuvres.

ciel comme les cordes d'or d'une lyre d'ivoire: c'était le Parthénon...

Aux dix ou douze premiers initiés, bientôt d'autres vinrent se joindre. Ils furent d'abord cent, puis cinq cents, puis mille; finalement ils furent légion, tous penchés sur le jardin des délices, s'emplissant les yeux et le cœur de la Beauté révélée. Et une faible voix dans la grande clameur qui montait de partout psalmodiait pieusement la sublime "prière sur l'Acropole".

Telle est, Messieurs, mon odyssee, l'histoire de ma "pé-
rilleuse aventure". Elle n'a rien de si extraordinaire qu'elle puisse justifier les honneurs dont je suis comblé. Christophe-Colomb a découvert l'Amérique, Papin la vapeur, Edison la télégraphie, Pasteur le microbe; moi, j'ai été et resterai celui qui a découvert un mur que d'autres ont abattu.

Mais, Messieurs et chers amis, ce n'est pas tout d'avoir fait disparaître l'obstacle qui barrait la route, ce n'est pas tout non plus de la stérile contemplation; il faut qu'à notre tour nous fassions oeuvre vivante et qu'à l'ombre des ruines sacrées et des merveilles épargnées par les siècles, nous élevions pierre par pierre, avec la patience et la ferveur des bâtisseurs de cathédrales, notre propre monument pour qu'il soit le témoignage durable de l'Idée dont nous vivons et dont nous voulons vivre à jamais. Tout chef-d'oeuvre est une tradition construite dans une forme impérissable. Créons d'abord la tradition, le génie fera le reste...

Je me plais à proclamer — et personne ne s'en réjouit plus que moi — que l'art dans notre pays a fait depuis une dizaine d'années d'étonnants progrès grâce à la fondation de nombreuses écoles d'art dans les principaux centres de la province. J'ai l'esprit assez large et le cœur assez bien placé pour en attribuer le mérite à ceux et à celles qui, avec ou comme Athanase David, ont su profiter de leur haute position pour mettre leur influence au service des intérêts spirituels d'une société si profondément mystique sous d'autres rapports. Ce que ce renouveau, cette véritable renaissance — (car il fut un temps, nous apprend M. Morisset dans un livre récemment paru,² où l'art jouissait d'un prestige qu'il perdit par la suite), — ce que cette renaissance, dis-je, doit consoler l'âme des vieux lutteurs disparus: les Plamondon, les Huot,

² *Peintres et tableaux*, Québec, 1936.

les Hébert, les Julien, les Bremner, les Panneton, les Pelletier, les Ducharme, les Couture et les Venne!

Et cependant, malgré les facilités d'instruction prodiguées par les écoles et peut-être bien à cause même de ces facilités qui provoquent les vocations, la condition matérielle de nos artistes, au lieu de s'améliorer, s'est au contraire singulièrement aggravée. Enfin, il n'est pas juste tout de même que ces prédestinés du ciel ne soient toujours que les déshérités de la terre et que leurs oeuvres n'acquiescent de valeur que lorsqu'ils sont crevés. Il eut été si facile pourtant de prévoir ce qui arrive: car, crise ou pas crise, la situation serait la même.

L'erreur bien involontaire qui a été commise, ça été de n'avoir pas apporté une égale ardeur à promouvoir en même temps que l'instruction des futurs peintres, sculpteurs, musiciens ou architectes, l'éducation esthétique de notre population par la conférence, l'illustration, la revue, les expositions et surtout par la fondation d'un musée d'art rétrospectif, tel celui de l'ancien Trocadéro, tels ceux aussi que possèdent nombre de petites villes américaines. Cette dernière création viendra sans doute à son heure; depuis que j'ai foulé le seuil de notre Université, au Mont-Royal, je ne désespère plus de rien, Monsieur le Recteur.³

Ce que nous aurions dû faire pour le peuple, à plus forte raison aurions-nous dû le tenter pour la jeunesse de nos collègues et de nos couvents. En somme, que demandions-nous? Simplement l'introduction dans les programmes d'un enseignement artistique sous ses deux formes théorique et pratique: l'histoire de l'art et le dessin. Mais mille causes légitimes en avaient fait, jusqu'ici, ajourner la mise à exécution.

On conçoit que de cette triple action dépende notre avenir artistique. Il a suffi à Ruskin de vingt-cinq ans de propagande par la parole et le livre pour modifier entièrement la mentalité anglaise.

Je m'empresse d'ajouter que si nous n'avons pas su, selon un plan concerté, précipiter les événements et ainsi rendre moins humiliante la situation sociale et économique de nos artistes, certaines initiatives commencent à produire des fruits. Ainsi le président de la Commission des Ecoles Catho-

³ Allusion au grand ralliement universitaire qui eut lieu aux édifices en construction de l'université sur le flanc du Mont-Royal le 29 mai 1936.

liques, dont le goût raffiné n'a pas été contaminé par le voisinage du vil métal, a fait le beau geste, dès son entrée en fonction, de placer le dessin au nombre des matières essentielles du programme des études. Si donc durant cette semaine on tient dans toutes nos écoles — et je vous engage à vous en rendre compte par vous-mêmes — des expositions de dessin d'un exceptionnel intérêt, on le doit à Victor Doré et non à moi, comme on le répète trop. Il a été l'inspirateur, l'animateur; je n'ai été dans sa main qu'un docile instrument.

D'autre part, je me plais à reconnaître que nos collègues commencent à bouger. Quelques-uns ont inauguré un cours d'histoire de l'art pour les élèves des cours supérieurs et pour n'en citer que quatre: l'Externat classique (initiative prise, comme on devait s'y attendre, sous le directorat de l'abbé Maurault), le collège Saint-Laurent (dont la pensée en vint au Rév. Père Grou que je suis heureux de voir associer à cette fête de l'amitié), le collège Bréboeuf, et le collège de Valleyfield. Ailleurs, brisant avec la coutume de l'atelier fermé, on a mis la pratique du dessin à la portée de tous. Il en est ainsi au collège Bourget, au collège Sainte-Thérèse, et probablement dans d'autres que j'ignore. Quant aux couvents, depuis plusieurs années déjà, l'art y est l'objet d'une particulière attention, étant donné que les femmes sont toujours en avance sur nous dans la voie de la perfection. On le voit, s'il reste énormément à faire, n'empêche que nos éducateurs, grâce à des séjours prolongés en Europe, grâce aussi à l'étude plus approfondie de la géographie humaine, reconnaissent aujourd'hui la haute valeur éducative de l'art, l'importance qu'il tient dans le cycle des connaissances supérieures, complètement indispensable de toute culture. De la grande histoire pleine d'ombres, l'histoire de l'art est la révélation de l'homme réhabilité dans la beauté. La première décrit les gestes et raconte les mots, la seconde montre les visages et le cadre où s'inscrit une vie.

Sans doute, je le sais, il y a le danger de l'érudition sèche et stérile, sans souci de l'étude critique des oeuvres. Il serait déplorable en effet que les biographies fissent oublier ce que les oeuvres recèlent de beauté et de sentiment; car il en est de l'art comme de la littérature: jamais l'histoire des auteurs ne dispense de la connaissance et de la critique de leurs écrits.

Commençons toujours par admettre l'art, comme on l'a dit, à la table de l'esprit... nous verrons ensuite à soigner ses menus.

Vous disiez tout à l'heure, mon cher ami, que je m'étonne de la richesse et de l'abondance de la moisson qui lève... Je m'étonne surtout et bien autrement du pouvoir souverain de l'Idée qui, émise par une lèvre balbutiante, s'amplifie, se propage, se répand en ondes sonores, et finit par retentir formidable, entraînant, dans les âmes généreuses. Alors les miracles se produisent. L'Idée triomphe... Mais l'humble "précurseur" qui annonça la bonne nouvelle est demeuré l'homme du désert, celui qui regarde venir dans de la lumière le Messie promis. Je regarde, oui, et j'espère avec toute la ferveur d'une âme qui n'a pas vieilli; car, Messieurs, on est jeune aussi longtemps que l'on rêve; on n'est vieux que le jour où l'on commence à songer.

Quoiqu'il en soit, je puis me rendre le témoignage d'avoir fait de mon mieux.

A l'Oeuvre de l'avenir, j'ai apporté ma modique contribution; ce n'est peut-être, comme le disait Barbey d'Aurevilly, qu'une misérable pierre, un vulgaire moellon, qui figurera une "pâquerette perdue dans le bouquet d'un chapeau". Qu'importe! Ma consolation, c'est de penser que cette fleur pétrifiée de ma vie, probablement invisible parmi les enroulements des acanthes, fera tout de même sa partie dans la grande symphonie des formes et des couleurs qui en vagues d'harmonie flottera sous les voûtes de la "cathédrale future".

Abstenons-nous de commenter cette autobiographie d'un précurseur épris d'Idéal et contentons-nous d'espérer avec lui que bientôt mûriront les moissons dont il a jeté la semence à pleines mains.

Le président de la Commission Scolaire Catholique et de la Commission d'Administration de l'Université de Montréal,

VICTOR DORÉ, D. ès Sc. C.,

qu'il nous fait plaisir de saluer ici comme inspirateur

de la diffusion du goût artistique à l'école en même temps qu'artisan de notre système actuel d'efficacité éducationnelle, l'ami de toujours, étant invité à clore la réunion, il sut trouver, dans une chaude improvisation, des paroles d'appréciation que nous ne voudrions pas déflorer, en cherchant à en donner un pâle résumé. Pris au dépourvu, il n'avait pas de texte à nous passer.

Complétons plutôt cette documentation par la liste des privilégiés de ce dîner:

LISTE DES CONVIVES DU DINER

OFFERT À M. J.-B. LAGACÉ,

à l'occasion de son doctorat de l'Université de
Montréal, le 2 juin 1936.

AYOTTE, A.	JANIN, Alban
BARRY, Jacques	LAGACE, Alphonse
BEAUGRAND-CHAMPAGNE, A.	LAGACE, J.-B.
BRASSARD, T.	LALIBERTE, Alfred
	LECLERC, Paul
CODERRE, Frère W.	LEFEBVRE, Jean-Jacques
COMTE, Henri	LEMIEUX, Jean-Paul
	LUSSIER, L.-Philippe
DE LA BRUERE, Montarville-B.	
DELCOURT, Roméo	MALCHELOSSE, Gérard
DESY, Dr L.	MANNING, J.-M.
DORE, Victor	MASSICOTTE, E.-Z.
DUBEAU, Dr Eudore	MAURALT, Abbé Olivier
DUCAP, Wilfrid	MILLER, A.-Charles
	MORIN, Victor
FAUTEUX, Aegidius	
FLAHAUT, Jean	NANTEL, Maréchal
	NOLIN, Dr Joseph
GAUTHIER, Dr Gustave	
GAUVREAU, Jean-Marie	PARENT, Honoré
GIRARD, Henri	
GROU, Rév. Père	TREPANIER, Léon
GUENETTE, René	
	VAILLANCOURT, Emile

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

ÉPILOGUE

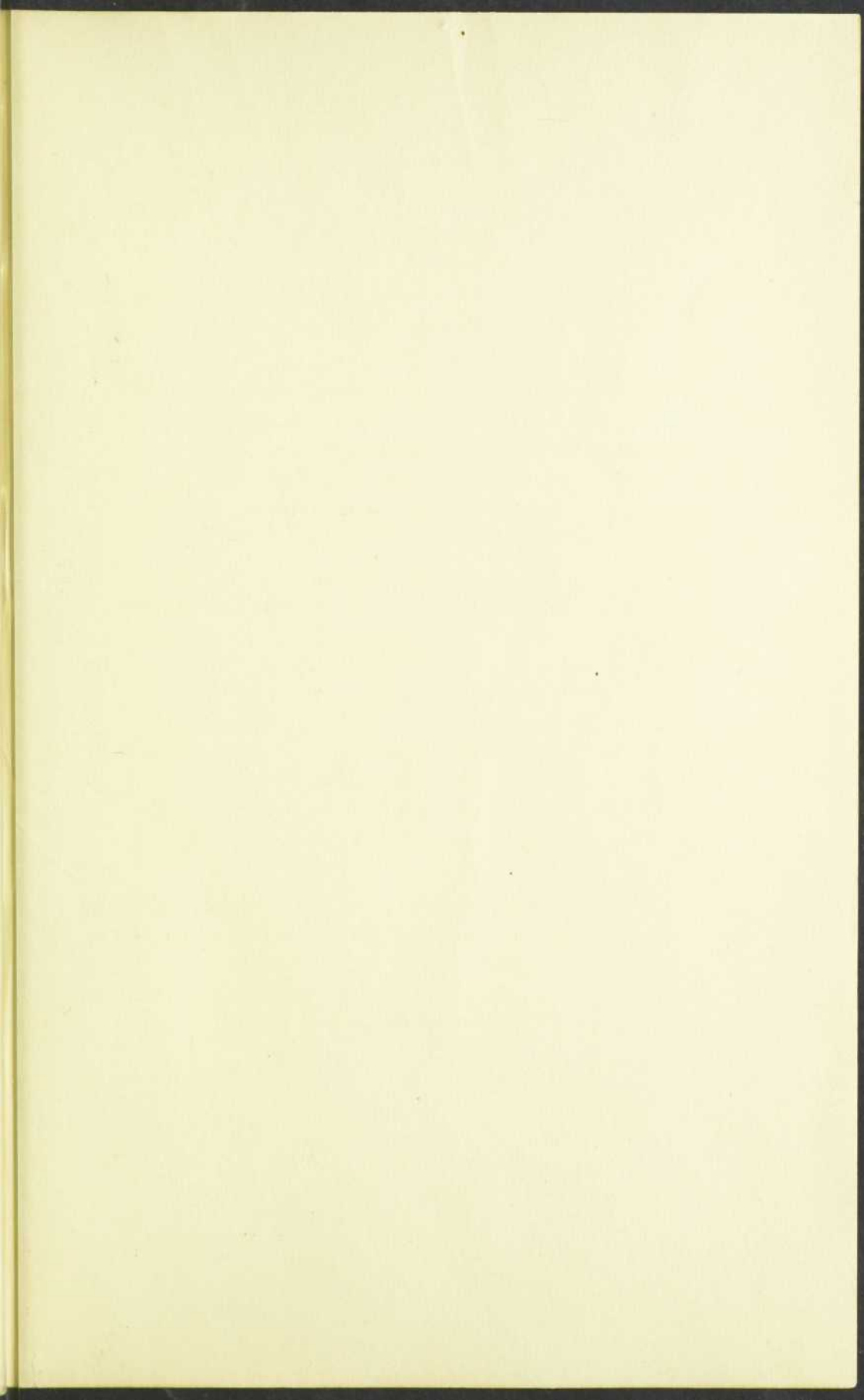
Que reste-t-il à ajouter à cette chronique d'événements mémorables? Ceci peut-être:

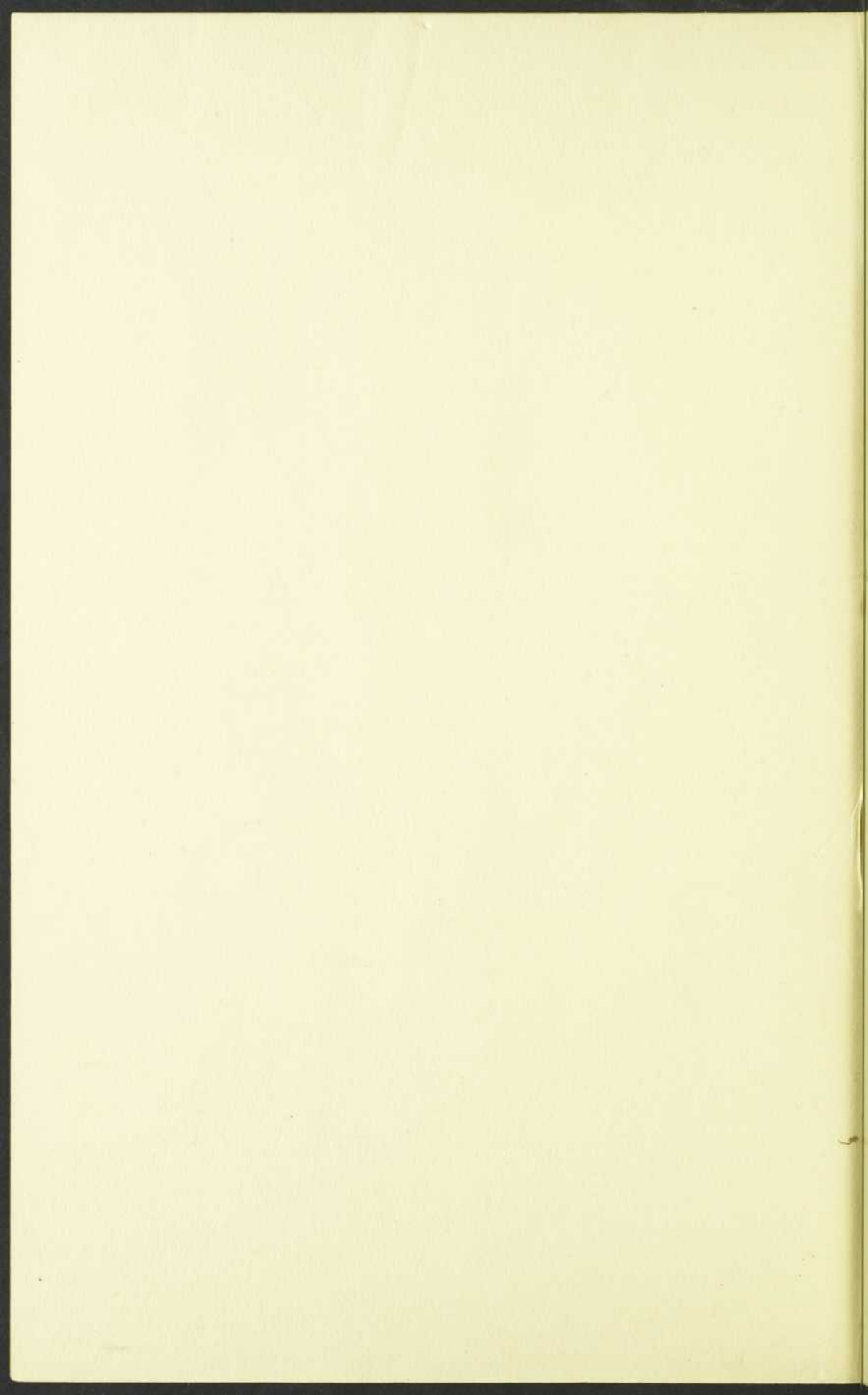
De même que les Trois Mousquetaires, de célèbre mémoire, étaient au nombre de **quatre**, de même les Trois Docteurs dont nous venons de relater la promotion avaient un **quatrième** collègue, en la personne de M. l'abbé Olivier Maurault, créé, en même temps qu'eux, **docteur (honoris causâ) de l'Université McGill**, à Montréal, le 28 mai 1936.

Pour des raisons de convenance, ou de délicatesse outrée peut-être, M. le recteur de l'Université de Montréal, n'a pas voulu qu'on l'associât aux fêtes des docteurs de son université, mais il nous a semblé que cette relation ne serait pas complète si l'on n'y signalait au moins cet honneur, décerné par l'interprète officiel du savoir chez nos compatriotes de langue anglaise en cette province, à celui qui dirige la culture des arts, des lettres et des sciences au milieu des Canadiens de langue française à Montréal.

Et c'est pourquoi nous sommes heureux d'acclamer, sous la rubrique "Trois Docteurs", l'oeuvre scientifique, littéraire et artistique de quatre amis qui peuvent se réclamer à bon droit de la devise de leur université: **Fide splendet et scientia.**

UNIVERSITÄT
TORONTO





TABLE

	PAGES
PROLOGUE	7
CHAPITRE I: E.-Z. MASSICOTTE	9
Présentation de la médaille de la Société Historique de Montréal (par M. Aegidius Fauteux)	10
Réponse du lauréat (E.-Z. Massicotte)	17
Remise du doctorat	18
Extrait du procès-verbal (par le secrétaire M. Damien Jasmin)	18
Allocution du recteur (M. l'abbé Maurault)	19
Réponse du "docteur" E.-Z. Massicotte	22
Banquet Massicotte et Fauteux	23
Santé du "docteur Massicotte", (par M. Pierre-Geor- ges Roy)	24
Messages de félicitations	28
CHAPITRE II: AEGIDIUS FAUTEUX	29
Collation du doctorat (en séance publique)	29
La fête "avant la lettre"	30
Santé du "docteur Fauteux", (par M. Victor Morin)	31
Réponse au nom des "docteurs Massicotte et Fau- teux", (par M. Aegidius Fauteux)	35
Liste des convives du banquet conjoint	43
Lettres d'excuses des absents	44

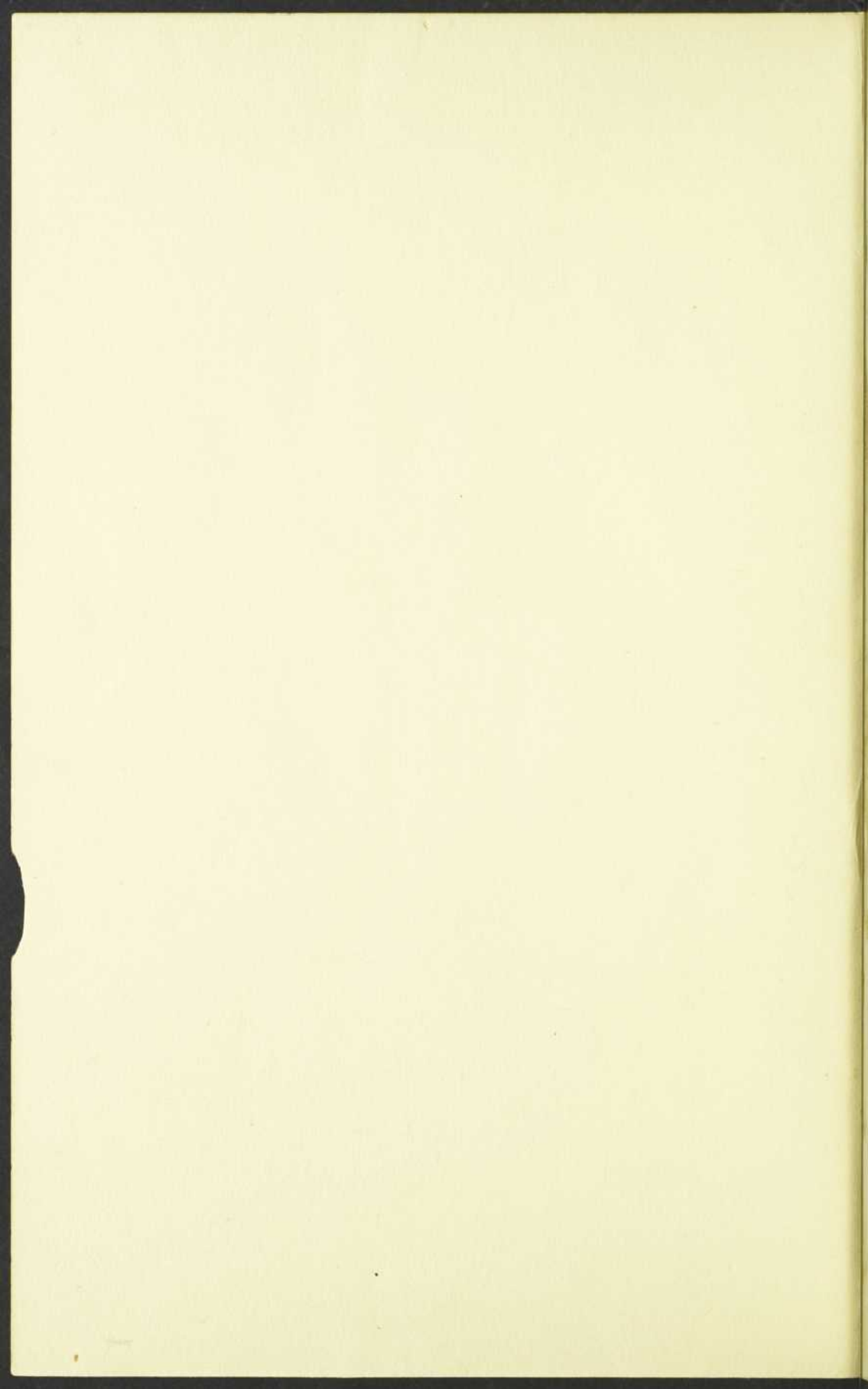


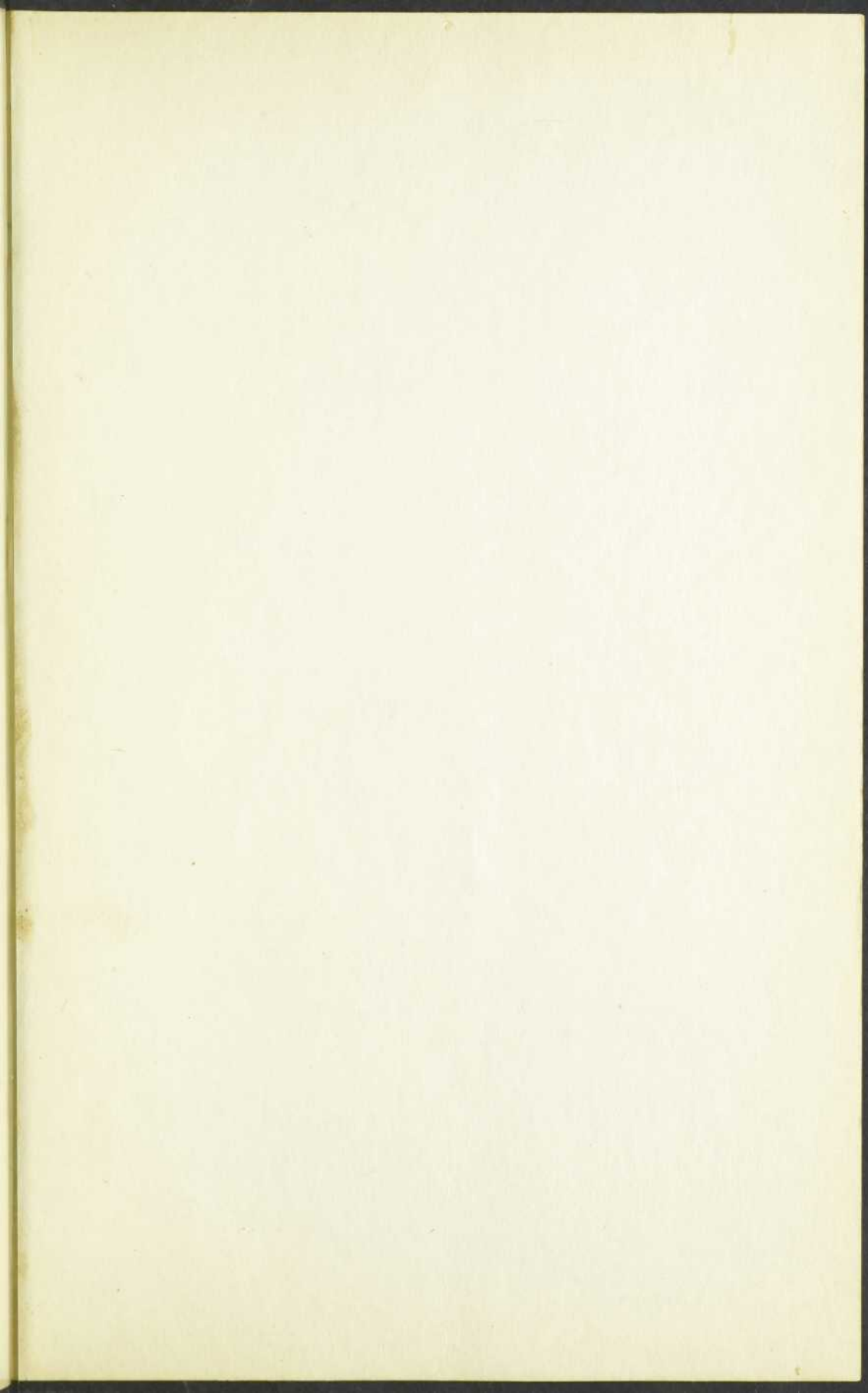
	PAGES
CHAPITRE III: JEAN-BAPTISTE LAGACÉ	45
Collation du doctorat (en séance publique).....	46
Remerciements au nom des diplômés, (par M. J.-B. Lagacé)	47
Banquet J.-B. Lagacé	49
Ode à Lagacé, (par M. l'abbé Maurault).....	50
Santé de "notre hôte" (par M. Emile Vaillancourt)	53
Réponse du lauréat (J.-B. Lagacé).....	57
Improvisation de clôture (par M. Victor Doré).....	64
Liste des convives	65
EPILOGUE	66

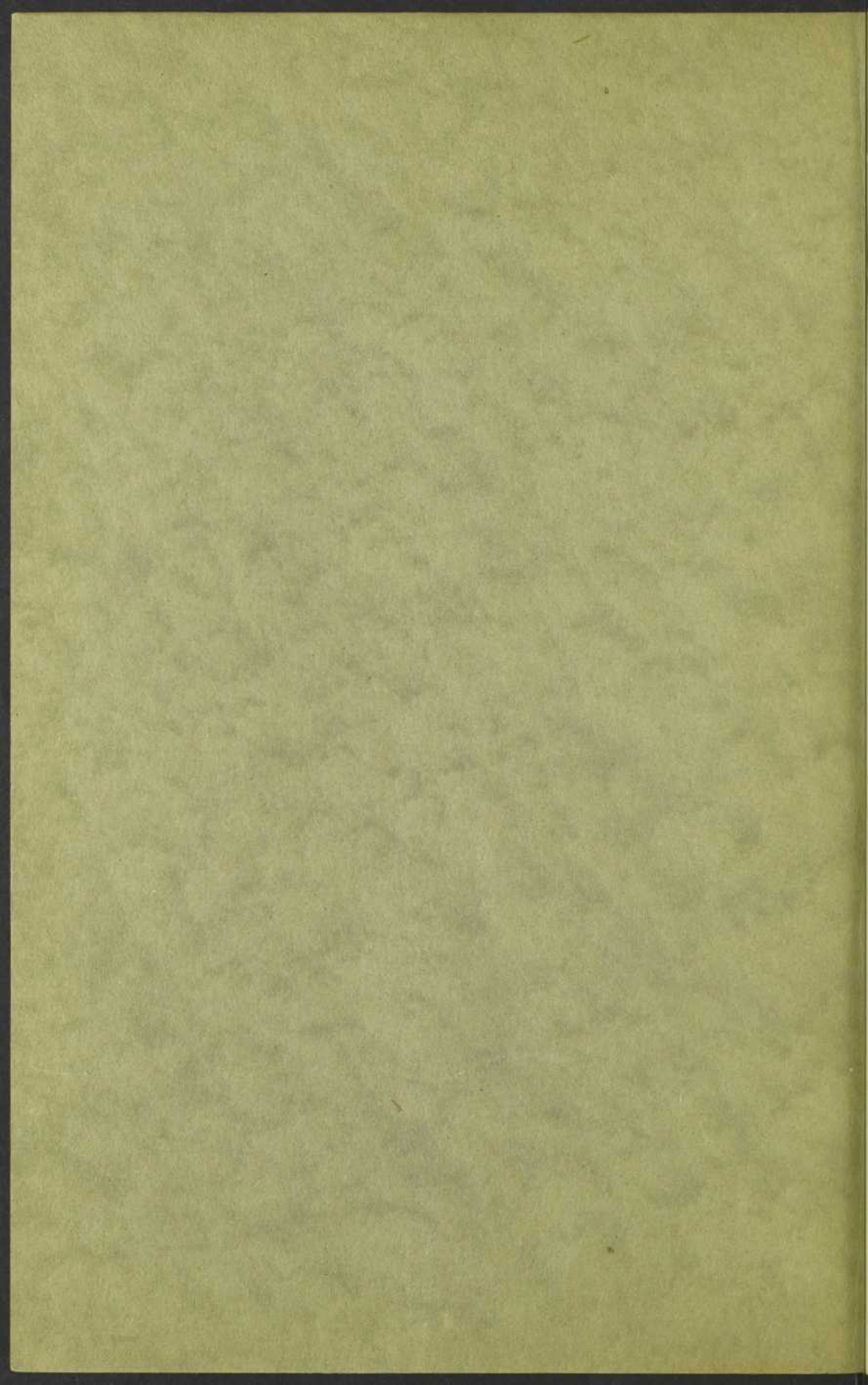
Arbour & Dupont,
Montréal.

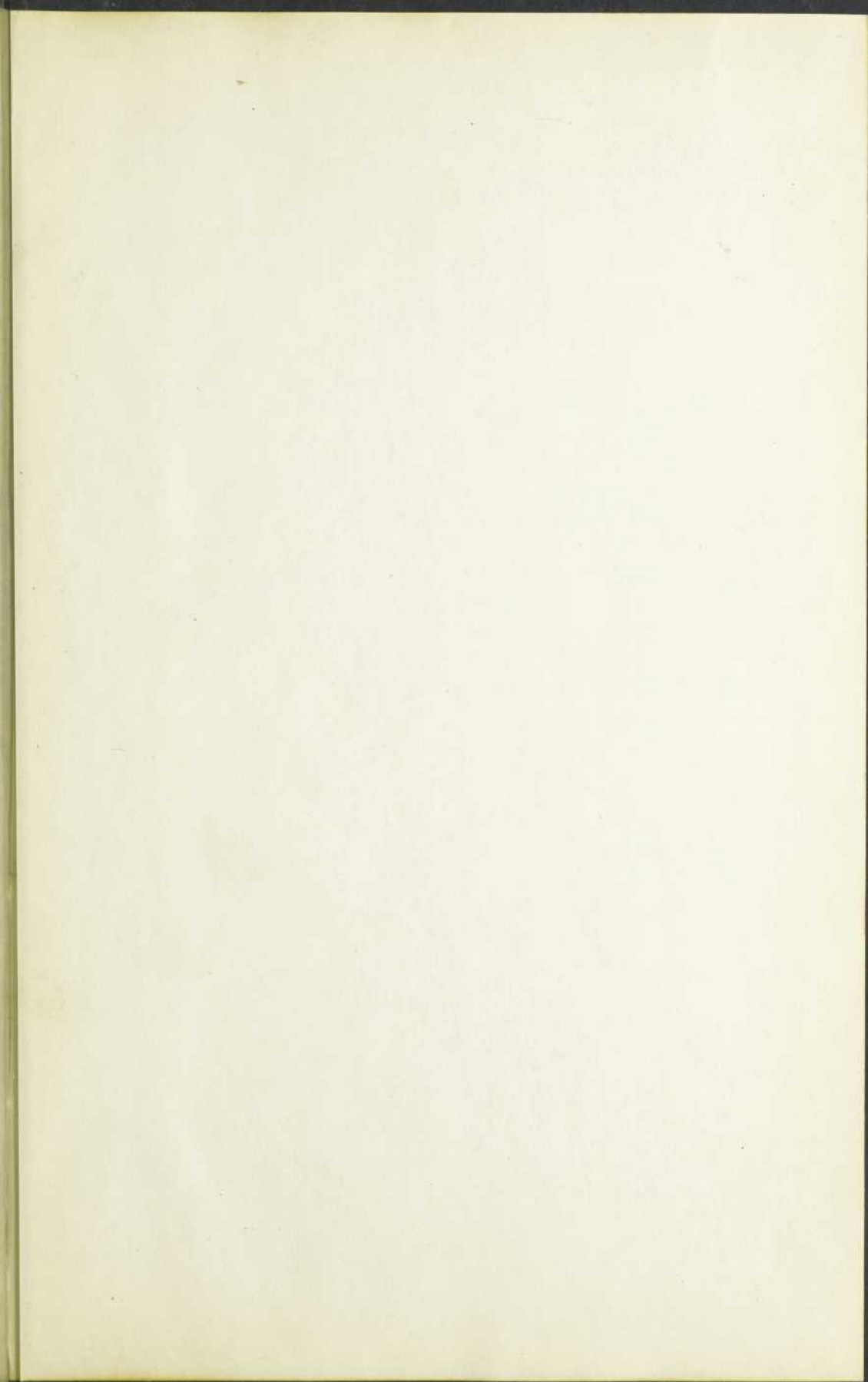










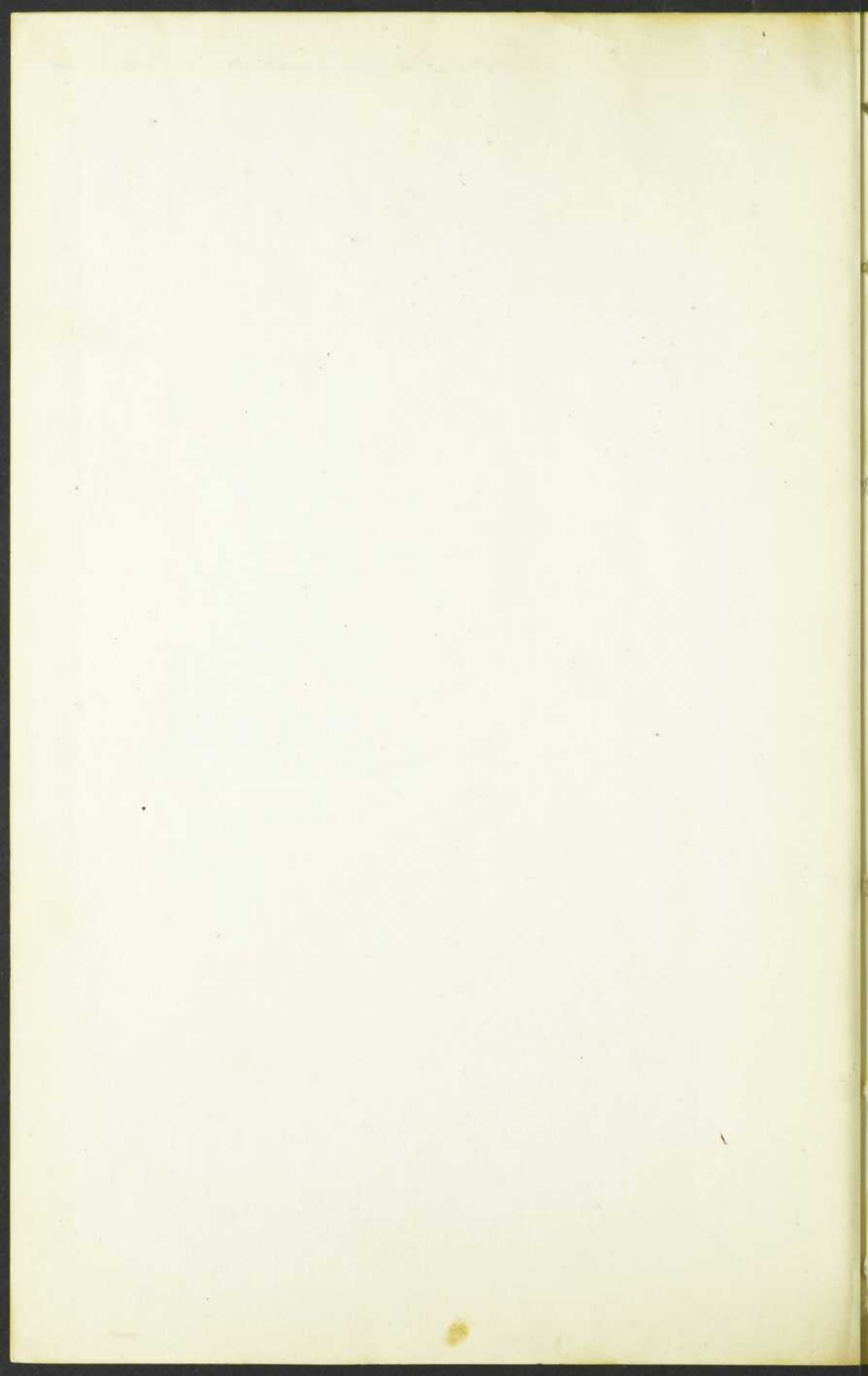


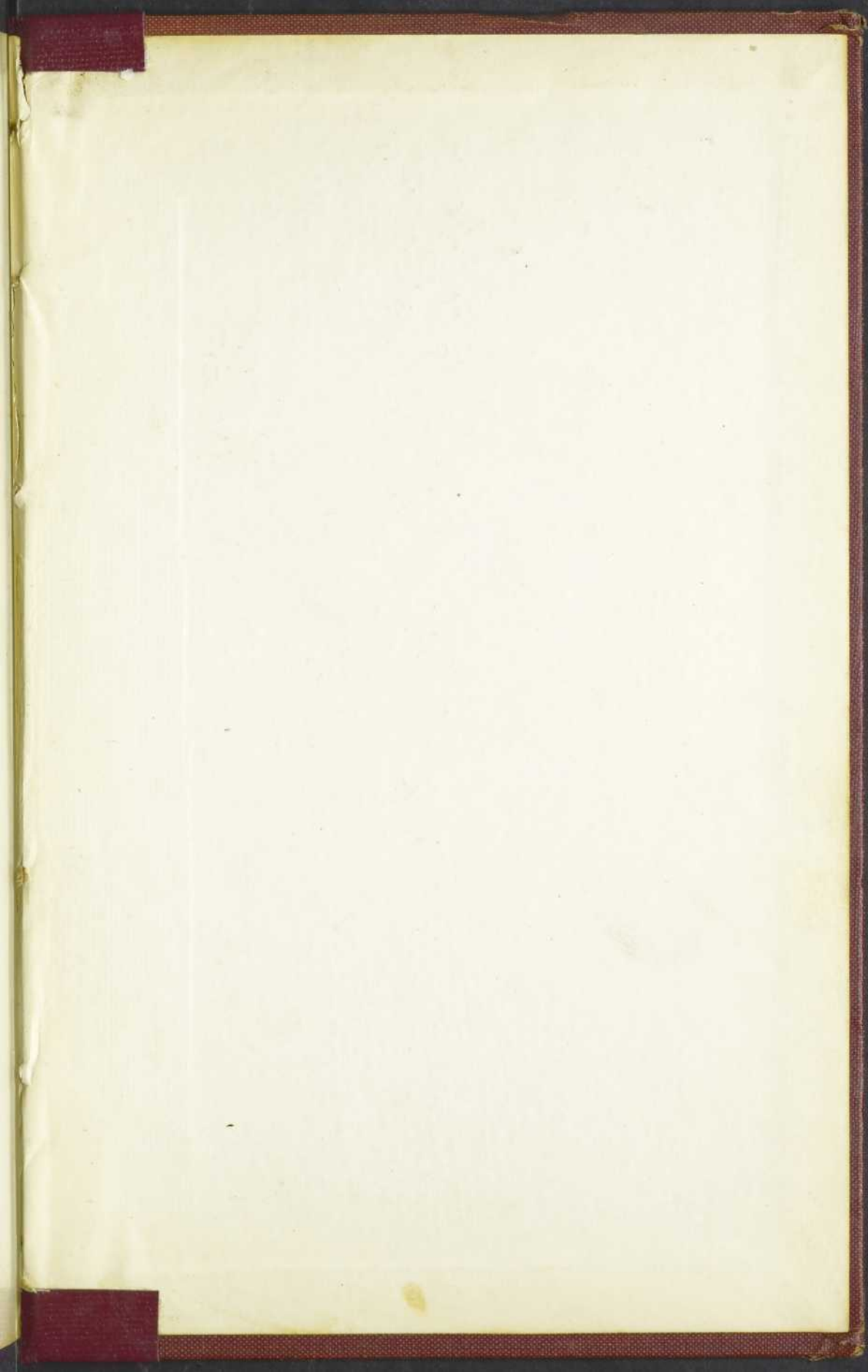












BNQ



000 330 649